



30^{me} ANNÉE

Edition Culturelle

L'éducateur

REVUE PÉDAGOGIQUE
DE L'INSTITUT COOPÉRATIF
DE L'ÉCOLE MODERNE
ET DE LA FÉDÉRATION
INTERNATIONALE
DES MOUVEMENTS DE
L'ÉCOLE MODERNE

Paraît 3 fois par mois

1^{er} et 10 FÉVRIER 1958

13-14

L'Éducateur - Boulevard Vallombrosa - CANNES

SOMMAIRE

Dits de Mathieu : Le capital le plus précieux.....	1
C. FREINET : Pour la préparation du Congrès de Paris.....	3
E. FREINET : La part du maître.....	9
R. FONVIEILLE : La connaissance de l'enfant.....	11
P. LE BOHEC : Quelques réflexions à propos de l'enseignement des sciences	19
M.-J. DENIS : En marge de : Comment je travaille dans ma classe de ville	25
P. DELBASTY : Musique naturelle.....	28
Ecole Moderne et rendement.....	29
P. BROSSARD : Défense du stylo-bille.....	33
E. FREINET : La Santé.....	35
Vie de la F.I.M.E.M.....	40
R. LALLEMAND : Retour de Chine populaire.....	45
Pédagogie Internationale	51
Revue et Livres.....	59

TARIF DES ABONNEMENTS

	France - Etranger	
L'Éducateur (édition technologique), 2 numéros par mois.....	500	700
L'Éducateur (édition culturelle), un numéro par mois.....	700	800
Abonnement couplé	1.200	1.500
La Gerbe-Enfantine (journal pour enfants), brochures bimensuelles illustrées	600	800
Bibliothèque de Travail :		
L'abonnement aux 40 numéros de l'année.....	3.200	3.800
L'abonnement aux 10 numéros pour CP seuls.....	800	1.000
L'abonnement à 20 numéros (1/2 abonnement).....	1.700	2.100
B.T.T. , supplément à Bibliothèque de Travail , 20 numéros par an.	700	900

Le montant des abonnements est à verser à la
Coopérative de l'Enseignement Laïc, boulevard Vallombrosa, Cannes
C.C.P. 115.03 Marseille

Le capital le plus précieux

Si je veux que mon chevreau puisse devenir plus tard une bonne chèvre, apte à suivre le troupeau ou même à le diriger, capable d'affronter les défilés et les roches pour chercher les herbes qui lui sont spécifiques, susceptible de produire en son temps des chevreaux de bon rapport, je lui réserve une nourriture naturelle qui ne le fera point gros à souhait mais lui donnera vigueur et agilité. Et surtout, je le laisse gambader de bonne heure de murs en buissons, car c'est ainsi que se forment les chèvres rustiques et fécondes.

Mais si mes chevreaux sont destinés à la boucherie, défense d'abord de sortir. Ils resteront prisonniers dans leur parc à ruminer betteraves et tourteaux producteurs de graisse, car seule la graisse fait prime sur le marché. Et si le chevreau, un instant échappé de la prison, est comme un impotent incapable de sauter un mur ou de se dresser sur ses pattes pour brouter les pousses neuves d'un cognassier, qu'importe ! Tel n'est pas son destin. On l'élève pour la boucherie.

Reste à savoir ce qui rapporte le plus, pense le paysan.

Le calcul n'est même plus à faire pour les peuples.

Former les enfants à l'obéissance passive, à l'exploitation et à la guerre, les garder prisonniers dans la pénombre de la classe, à l'abri d'une vérité qui risquerait de les éblouir, les nourrir de devoirs et de leçons qui font sur le comportement et sur la pensée comme un imperméable rideau de graisse, c'est le passif d'un bilan.

Ouvrir toutes grandes sur la vie et sur les expériences qu'elle suppose les portes de notre école, aider les enfants à affronter et à escalader les cimes, les laisser partir hardiment à l'avant du troupeau pour de mémorables conquêtes, c'est l'actif du même bilan.

Nous laissons à quelque technicien curieux le soin d'établir, avec ses machines électroniques le solde d'une telle opération. Il se chiffrerait par un tel bénéfice économique, technique et humain que les dépenses les plus hardies seraient rentables au centuple et qu'on jugerait sévèrement les hommes et les peuples qui savent dépenser des milliards pour rajeunir leurs machines et moderniser leur exploitation et qui laissent s'avilir, s'atrophier ou se pervertir le capital le plus précieux : l'homme.

Chanson de la trique

*Sur des sourires angéliques
Celui qu'on rossait autrefois
Devenu grand, lève la trique
Et fait de l'ordre sous son toit.*

— *Bah ! c'est ainsi durant la vie :
Cris, coups, crève-cœur, comédie
Et cruauté sans plus finir.*

— *Et déjà vont, le dos oblique,
Tous vos enfants à coups de trique
Sur les chemins de l'avenir !*

Chanson de la vie

*Sa mère dit : non-mon-enfant !
Son père dit : je-l'interdis !
Le bon curé dit : Dieu-le-défend !
L'instituteur : je-te-punis !
On dit : tais-toi ! On dit : va-file !
On dit : veux-tu-rester-tranquille !
Le grand amour : ne-m'aime pas !
Le colonel : marchez-au pas !
L'Homme à la faux : tu-es-foutu !
L'oiseau moqueur : turlututu !*

« Chansons du mal au cœur ».

Jean CUTTAT,

(Lauréat du Prix Edgar Poë 1943)

(Du Bulletin de la Guilde Suisse de Travail, avril 57.)

Pour la préparation du Congrès de Paris

Dans deux mois, notre Congrès battra son plein. Il sera ce que nous l'aurons fait par une préparation minutieuse, depuis longtemps commencée.

Le Congrès de Paris ne sera pas un Congrès comme les autres. Certes, il sera avant tout notre grande rencontre annuelle des éducateurs de France et de l'étranger — et nous aurons beaucoup de monde, cette année. Les organisateurs voudraient même qu'il soit, plus que les précédents, démonstratif de notre pédagogie. C'est pourquoi ils se proposent d'organiser, outre l'exposition artistique désormais traditionnelle, avec sa Maison de l'Enfant, une véritable exposition technologique qui montrera, par l'image, les graphiques, les documents et l'expérimentation avec des élèves, ce que peuvent donner nos techniques par les diverses disciplines.

De ce point de vue, avec le travail en Commissions qui en bénéficiera d'ailleurs, notre Congrès devrait être plus didactique que les précédents, plus démonstratif et plus convaincant.

Le souci est éminemment louable. Souhaitons que soient nombreux les collaborateurs et que le local qui accueillera cette documentation permette une exposition normale de nos richesses et de nos réussites.



Mais on sait, d'autre part, le désir que nous avons toujours eu de déborder, tant en cours d'année qu'aux Congrès, le cadre primaire où d'aucuns voudraient bien nous enfermer comme si nos efforts et nos réalisations n'avaient pas d'autre ambition que de mieux apprendre à lire et à écrire.

Au point où nous en sommes de notre Mouvement pédagogique, il nous

faut : d'une part, prendre contact avec tous les milieux enseignants et éducatifs ; d'autre part, avec les éducateurs des autres degrés d'enseignement. Nul ne peut plus travailler, désormais, en cercle fermé. Notre pédagogie est conditionnée par l'Ecole du second degré ou les centres d'apprentissage dont les examens gardent l'entrée. Comme elle est conditionnée par la surcharge des classes, la construction et l'ameublement des locaux, le mode de vie des enfants hors de l'école, les conditions de logement, etc., etc.

C'est cette figure complexe de l'évolution de nos techniques que nous devons faire connaître pour que se crée le mouvement d'opinion qui, par les éducateurs, par les parents, rendra possible les réformes et les adaptations indispensables.

Le Congrès de Paris devrait nous faciliter ces prises de contact, d'ailleurs bien amorcées grâce aux initiatives de notre ami Oury ; avec les divers syndicats et dirigeants d'organisations laïques, avec les responsables du second degré et du technique, avec les organisations de parents d'élèves, avec les médecins, les psychologues, les psychiâtres, les écrivains.

C'est évidemment la presse qui, en l'occurrence, pourrait le mieux faire connaître nos points de vue et amorcer les discussions souhaitables. Nous n'avons, en province, que la presse d'information, dont les nouvelles n'ont jamais eu grand écho. Les journaux de Paris auraient, bien sûr, une autre résonance si nous parvenions à les intéresser à quelques-unes de nos idées-mères, qui sont en passe de devenir slogans : expression libre, imprimerie, journal, correspondance, etc.

Mais la grande presse peut être la meilleure comme la pire des choses. On n'est jamais sûr que les idées les plus généreuses ne soient pas transformées, par les journalistes, en dangereuses machines de guerre. Nous avons, hélas ! des exemples récents.

Il nous faut pourtant essayer et tâcher d'intéresser le grand public et à nos techniques et aux conditions qui, actuellement, en rendent l'application impossible encore dans tant de classes.

*
**

Il y a toujours deux parties, comme deux zones parallèles dans nos Congrès : **la Technologie**, qui sera le principal souci du travail de Commissions, répercuté par les Expositions et les démonstrations pratiques, et qui trouvera sa meilleure expression coopérative dans les séances d'études pédagogiques, de 17 h. à 19 h., tous les jours. **L'Esprit**, dont il sera discuté plus spécialement au cours de nos séances du soir.

On sait que nous avons choisi comme thème **P'Expression libre de l'enfant**, dont le dernier numéro spécial laisse deviner toute la richesse.

Nous voudrions consacrer toute une soirée à montrer les avantages psychologiques, pédagogiques et humains de cette base essentielle de notre pédagogie dont nous devons promouvoir les vertus supérieures. Il faut pour cela que tous les camarades, en France et à l'étranger, se mobilisent pour nous communiquer tous les documents convaincants :

- L'expression libre et la connaissance de l'enfant et du milieu ;
- L'expression libre et l'équilibre de l'individu ;
- L'expression libre curative.

Nous désignerons en temps voulu les rapporteurs qui viendront au Congrès faire le point de nos communes prospections.

Mais il nous faut une abondante documentation. Donnez-nous seulement les textes, imprimés ou non, mais aussi toutes indications sur la vie de l'enfant et les transformations apportées par la pratique de nos techniques dans le comportement des maîtres et des élèves.

Nous faisons un plus particulier appel au nom de la FIMEM à nos camarades étrangers : aux Italiens, qui peuvent nous fournir une abondante collaboration ; aux Suisses, qui ont publié souvent des documents émouvants ; aux Belges et aux Hollandais, et aussi à nos adhérents de langue arabe, à ceux d'Afrique noire, de Madagascar ou de la Réunion, à nos amis d'Amérique du Sud et d'Amérique Centrale. Notre enquête tirera sa richesse et, donc, sa valeur de témoignage, de la diversité et de la profondeur des apports de tous nos adhérents.

*
**

Nous avons cru un moment que ce thème pourrait être comme le fonds général du Congrès et que nous lui consacrerions, en conséquence, nos trois soirées de séance plénière.

Nous rééditions, en somme, pour notre Congrès la méthode des Centres d'Intérêt qui consiste à traiter à fond un thème donné sous le prétexte qu'on peut ainsi le tourner et le retourner sous tous les angles. Mais, pendant ce temps, la vie passe, et nous ne parvenons plus à la rattraper.

Il est, certes, bon que nous montrions l'excellence de l'expression libre, élément essentiel de notre nouvelle pédagogie. Mais nous aurions tort d'abandonner totalement, pour cela, des études, des recherches, des campagnes amorcées au cours des années passées et dont l'histoire pédagogique admet de plus en plus l'urgence : notion de rendement avec réalisation de tests pour remplacer les examens, surcharge des classes et campagne pour les 25 élèves, action à mener au sein de notre Mouvement pour la diffusion de nos techniques, campagne BT.

Une soirée pourrait être consacrée à l'ensemble de ces thèmes. Elle se terminerait par le rappel précis de nos revendications, groupées en somme autour de l'idée : **les conditions indispensables pour un travail éducatif valable** : Pour les 25 élèves ,locaux scolaires et outils de travail, rendement, plans de travail, notes et examens, vie de l'enfant dans son milieu, les maisons de l'enfant, la discipline.

Je demande à nos camarades et à nos groupes de discuter de ces questions, d'en faire le point, de noter les progrès accomplis, ceux qui restent encore à faire et de nous donner le plus possible des exemples précis (surcharge, locaux, matériel, l'enfant dans son milieu, une discipline coopérative).



Et une troisième soirée devrait être consacrée, à mon avis, au thème général : **Comment former l'homme de demain : le travailleur, le chercheur, l'homme social, l'homme moral.**

Pourquoi je propose ce thème ?

Le décalage que nous dénonçons depuis longtemps entre l'action de l'École et les besoins des enfants et de la Société à notre époque, devient aujourd'hui flagrant et tragique. L'affaire du Spoutnik a fait éclater le scandale. La France ne s'en est pas encore trop émue, mais on sait que l'Amérique a tout de suite exprimé la nécessité de reconsidérer l'école, ses techniques et ses programmes.

L'évolution industrielle et sociale a incontestablement fait mûrir les idées que nous avons jetées en avant-garde depuis vingt ans et qui tendent à devenir lieux communs : erreur monstrueuse des programmes et des examens qui continuent à donner à l'orthographe une importance de premier plan alors que la vie en dit chaque jour la place minime dans la formation et la culture, inutilité d'un enseignement verbal des sciences dont il ne reste absolument rien que de fausses notions que la vie dément et ne corrige pas toujours, inutilité de l'étude habituelle de l'histoire. Tous les parents le comprennent aujourd'hui, mais s'il faut faire une dictée sans faute pour entrer en sixième, tous les moyens sont bons.

Au cours de cette soirée, nous voudrions donc prendre le problème de haut, montrer d'une part, et ce sera possible, que l'enseignement actuel ne prépare en rien à la vie. Il nous faudra un certain nombre d'exemples probants et précis qui devraient nous permettre de poser le problème : **l'École actuelle est un non-sens et une erreur ; elle ne prépare pas l'enfant à la vie.**

Et nous apporterons alors nos solutions : **l'expression libre de l'enfant dans son milieu, désir de chercher et de s'instruire et éducation du travail.**

Cela nous donnera l'occasion de reparler de la Charte de l'enfant, qui a fait couler beaucoup d'encre depuis l'an dernier et dont nous aurions peut-être à préciser certains articles. Et nous mettrons aussi l'accent sur la formation morale et civique des individus, totalement négligée par l'Ecole actuelle. Nous aurons à répondre à certaines critiques courantes des parents et des éducateurs :

Nos classes , nous dit-on, donnent l'impression de désordre.

Et cela est exact. Un maître ou un inspecteur traditionnel qui voient nos enfants entrer librement en classe, en concluent que, chez nous, on fait ce qu'on veut et que c'est l'anarchie. Parlez-leur d'écopiers alignés militairement et évoluant au coup de sifflet, voilà qui est gage de discipline.

Désordre d'une classe où des enfants impriment, pendant que d'autres gravent ou vont chercher des fiches. Ah ! certes, elle donne bien meilleure impression la classe aux tables alignées, où les enfants font tous en même temps le même travail et n'ont pas le droit de se déplacer.

Désordre de ces enfants qui classent et expérimentent, avec une maîtrise plus ou moins relative, qui risquent de se salir et de se blesser. Et la bonne école, où l'on se contente de regarder l'expérience sur la table du maître ou sur le manuel.

Tout dépend, naturellement, de ce qu'on veut produire : des soldats serviles ou des travailleurs. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'habitue pas les enfants à se commander, à prendre des initiatives, à être chercheurs et créateurs, à vivre coopérativement, en les astreignant sans cesse à obéir.

Il faut absolument que parents et éducateurs prennent conscience de cette nécessité et qu'ils partent avec nous à la recherche d'une pédagogie qui permettra la formation de l'homme.

J'ai l'impression qu'il suffirait de peu, aujourd'hui, pour qu'un raz-de-marée général balaie des formules de vie dont la malfaisance ou, du moins, l'inutilité, apparaissent aux yeux de tous.

Il est exact que la besogne qui nous incombe est alors excessivement difficile. Les générations actuelles sont essentiellement individualistes. Les enfants ont partout l'exemple du « débrouillardisme ». Ils savent jouer des coudes, mais il est long et délicat de les entraîner à un comportement de collaboration coopérative.

Notre expérience de l'Ecole Freinet nous montre qu'il nous faut au moins un ou deux trimestres pour créer l'atmosphère nouvelle. Ce n'est qu'en fin d'année que nous pouvons avoir une discipline coopérative.

Entre temps, bien sûr, nous avons la tâche délicate d'une rééducation qui ne va pas sans grincements de dents. Et nous aurons à étudier prati-

quement, techniquement, ce passage dans nos classes de la vie autoritaire à la discipline coopérative.

Le remède majeur reste effectivement l'**Education du travail**. Mais cette éducation suppose la réalisation d'outils et de possibilités de travail, la formation également des éducateurs à cette forme nouvelle d'éducation.

Nous n'avons jamais dit que l'Ecole nouvelle peut naître et s'épanouir dans le milieu même de l'Ecole traditionnelle. Il faut modifier ce milieu, et nous devons faire connaître les exigences d'une telle transformation. Ne croyez pas que l'industriel se résolve de gaieté de cœur à abattre un pan de son usine et à vendre à la ferraille des machines qui pourraient tourner encore plusieurs lustres.

Mais il sait par expérience que s'il ne fait pas l'indispensable effort de modernisation il sera vaincu à brève échéance par les institutions modernes. Alors il engage des fonds importants qui rapporteront dans cinq ans ou dans dix ans.

C'est de même une question de vie ou de mort qui rend indispensable la modernisation de notre enseignement. Les fonds à engager sont importants mais un calcul facile à faire prouverait que leur rapport serait considérable dans cinq ou dix ans.

Il s'agit de savoir si la France veut rester la France ou si elle accepte de déchoir.

Ce sont ces évidences qu'il nous faut exposer à Paris, dans l'espoir que les diverses organisations reprennent le thème et que les journaux alertent l'opinion !

Ainsi notre Congrès de Paris jouera son rôle historique : après avoir rappelé les bases essentielles de notre mouvement, il montrera l'efficacité des solutions que nous proposons et l'urgence qu'il y a à restaurer dans nos écoles l'éducation, la formation et la discipline de l'ère de la radio, de la télévision, de la cybernétique et des spoutniks.

G. FREINET.

Ces suggestions ne sont que des propositions, pour la recherche d'un Congrès le plus efficace possible. En dernière minute, le Bureau parisien est partisan du maintien du programme prévu avec participation de personnalités diverses.

Nous publierons à ce sujet un article de Fonvieille dans notre prochain numéro.

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Cette part du Maître que d'aucuns croyaient superflue en regard des bons manuels scolaires départageant la becquée journalière, la voici située au cœur du drame de l'Ecole publique actuelle.

« Dorénavant, il s'agira vraiment de savoir, non pas comment enseigner le mieux, mais d'abord, comment rendre la vie en classe supportable aussi bien pour les élèves que pour le maître. On n'arrive plus à isoler l'enfant du troupeau ; il y a trop d'enfants et rejetés au troupeau, ils deviennent anonymes, perdent leur visage et la classe y perd sa personnalité du même coup... Mes petits "artistes" n'ont plus de place pour peindre ; le texte libre est rarement imprimé, et toute détente est impossible cette année. Je m'acharne malgré tout à faire quelques sauvetages en sauvegardant un coin pour la peinture et la table d'imprimerie, en gardant religieusement les séances d'improvisation collective que vous nous aviez conseillées à Boulouris... Mais, l'on ne sait plus bien qui doit être sacrifié : l'enfant ou le troupeau ? Et face à la vie, que reste-t-il ? La crainte du découragement devant l'inutilité de la tâche éducative. Ne serons-nous Educateurs que pour nous désespérer ? »

La vie, chère camarade, ne se pose pas de question. Simplement, elle résoud ses problèmes. Non pas sous le signe d'une harmonie préétablie et préméditée, mais selon cet équilibre mathématique des forces qui semble bien être la loi fondamentale de l'Univers.

Une classe, c'est aussi un univers. Il grouille de forces multiples qui s'exaltent ou se contrarient, cherchant plus ou moins consciemment une résultante. Quelles que soient les prérogatives ou les ruses du Maître, elles tendent à se libérer soit dans l'échappée clandestine, soit dans l'expression loyale qui appelle sympathie et partage, expression légitimée par notre pédagogie d'Ecole Moderne.

La première démarche de l'Educateur est donc de prendre conscience de ces énergies flottantes du troupeau, souvent antagonistes, opposant les élèves entre eux, suscitant des rivalités de groupe et parfois, mobilisant la résistance à l'autorité de l'instituteur. Si une ligne de fond ne sait drainer ces forces débordantes, nul n'osera affirmer que la part du maître se prendra en subtilité et délicatesse... Le tout est de savoir comment faire front et comment dominer la situation sans perdre son autorité de maître certes, mais aussi sans risquer de voir s'évanouir cette amitié collective

qui est le véritable support de l'atmosphère d'une classe. Si cette amitié n'est plus possible, on ne peut plus parler d'éducation véritable, car il n'y a éducation que par les contacts répétés de la vie intérieure, par les affleurements de sensibilité et d'intelligence qui sont le charme de la tâche éducative.

"La vie intérieure", c'est peut-être un bien grand mot pour évoquer chez l'enfant ces éclairs de lucidité, ces élans de curiosité, ces émotions fugitives aussitôt éteintes qu'allumées comme les papillotantes lumières des lucioles aux soirs d'été. Cependant, cette voie intérieure a des exigences déjà. Ne serait-ce que cette surprise devant la chose nouvelle ; cette quête devant l'inconnu ; ce don du cœur toujours en instance d'amitié. Ne serait-ce que cette inextinguible joie de vivre...

De tout cela, on peut faire quelque chose et d'abord un peu de bonheur collectif, un instant de gaieté franche qui fait courir dans le troupeau, la libre détente. Et c'est chose si simple, parce que naturelle, venue de l'instinct joyeux qui sommeille dans chaque être. Tout peut être prétexte à quelques éclats de rire jetés ensemble ! Aller au-devant de l'incident amusant, du mot cocasse ou spirituel, du simple calembour jeté comme une balle ; épingler le fait divers surprenant, l'erreur comique, la situation drôle et de tout cet inattendu faire un moment joyeux qui donne libre cours à l'amitié ! Il y a une joie de vivre naïve et simple — une joie que l'adulte a, hélas ! perdue — mais qui éclate dans le regard de l'enfant à chaque surprise que lui apporte la vie étonnante.

Chaque jour devrait avoir sa provende de joie. Elle est primordiale et comme elle ne se prend que si elle est partagée, le maître y trouve lui aussi son compte. Notre camarade Le Bohec pourrait certainement ouvrir des horizons nouveaux à cette part du maître prise sous le signe de la joie éducative. Il nous communique très souvent les résultats de ces recherches du Temps Perdu qui ont le privilège d'embellir en ampleur et en élévation les petits incidents de la classe que la part du maître sait hausser au domaine de la pensée. Et à cause de cette gaieté de plain-pied, puisée ras du sol avec ses enfants, la classe de Le Bohec acquiert une unité sans fin qui ne se pose pas de limites et dans laquelle les programmes ont perdu leurs limitations scolaires pour s'inclure dans une préhension du monde pétrie d'élans, de naïves ferveurs mais aussi de logique sûre.

C'est bien dommage que toutes ces causeries à bâtons rompus, "ces choses utiles et inutiles", comme il les appelle, ne puissent paraître dans nos Educateurs, faute de place. Mais il y aurait, je crois, avantage à ce que les camarades intéressés par les recherches de LE BOHEC se fassent inscrire pour que leur soient communiqués les écrits de Le Bohec et de ses élèves — sous le signe de la joie.

Car, plus que jamais, la joie aussi est un acte pédagogique.

E. FREINET.

LA CONNAISSANCE DE L'ENFANT

(Suite de l'article paru dans l'*Educateur* n° 6)

Heureusement nos méthodes exigent des rapports plus techniques et aussi plus humains qui nous amènent à faire comprendre aux parents dans quel esprit nous travaillons. Aussi nos rencontres nous permettent-elles souvent d'éviter les traditionnelles recommandations de sévérité.

Legueil signale en outre les heureux effets sur le travail scolaire produits par une unité de vue totale entre maîtres et parents.

Quand, au contraire, on sent une opposition de la famille à ce qui se fait en classe, le rendement de l'enfant tombe de 50 %.

Pourtant, il est assez difficile d'obtenir des parents des confidences sur ce qu'a été la vie de l'enfant depuis sa naissance. Une certaine pudeur les pousse à nous cacher une partie ou des aspects de la vie de l'enfant dans le présent ou dans le passé.

Et il faut déjà avoir inspiré une grande confiance et avoir amorcé des rapports presque amicaux avec une famille pour obtenir qu'elle réponde au questionnaire mis au point par notre commission « liaison avec les parents » et que nous avons publié dans « *Educateur d'Ile-de-France* ».

Des questionnaires moins complets et par conséquent moins indiscrets ont été établis par certains camarades pour connaître la composition de la famille, les conditions de logement, le métier des parents, mais le drame est qu'il faut recommencer tous les ans.

Un enfant ne se fixe pas à son travail ; il est agité et nerveux. Il y a gros à parier que son état de santé n'est pas des meilleurs et qu'avant d'obtenir une amélioration du rendement, il faudra remédier à cet état.

Un autre présente les mêmes troubles, mais à l'état chronique. Il est permis de penser qu'il a dû surmonter des troubles graves de santé que le maître aurait tout intérêt à connaître pour ne pas exiger du sujet un effort dépassant ses possibilités.

Or, là encore, alors que nul secret n'est fait à l'instituteur rural qui détient les dossiers médicaux des enfants et sert de secrétaire au médecin-inspecteur, le maître d'école de ville est tenu soigneusement à l'écart. Il existe un service

d'Assistance scolaire. Le contrôle médical est organisé par ce service qui détient tous les dossiers des enfants. Il est interdit au maître de les consulter (secret médical) et il est même quelquefois tenu à l'écart des visites médicales n'ayant aucune possibilité de signaler au médecin-inspecteur tel enfant dont l'état lui paraît alarmant.

Il faudrait que le maître soit enfin considéré autrement que comme un gardien d'enfants et que la confiance qu'on puisse accorder à sa compétence et à son dévouement permettent d'en faire un collaborateur des parents et des médecins pour une commune tâche d'éducation.

Or, bien peu de camarades peuvent avoir recours à l'Assistance scolaire ou au médecin-inspecteur pour connaître les facultés de travail de l'enfant. Le cloisonnement est si bien établi que les observations de chacun ne profitent à personne et surtout pas à l'enfant dont on ne cesse pourtant de prêcher la sauvegarde.

Ensuite, et ce fut certainement la partie la plus intéressante de notre réunion, nous avons examiné ce que nos techniques d'expression libre pouvaient apporter à l'étude de la connaissance de l'enfant, et nous avons pu conclure à leur avantage, qu'elles sont plus qu'un moyen de diagnostic, mais qu'elles constituent une véritable thérapeutique. A tout seigneur tout honneur, abordons le texte libre.

Pourtant, là encore, avant d'examiner les possibilités et les résultats, il faut surmonter les obstacles.

Lebreton insiste sur la pudeur qu'ont la plupart des enfants à exprimer un sentiment profond véritable, ce qui implique pour l'éducateur de savoir lire entre les lignes s'il veut tirer quelque enseignement de leurs textes.

Idée préalable également très intéressante, c'est que nous avons peut-être trop tendance à considérer le texte libre comme point de départ d'un intérêt collectif. Avant d'en faire un système d'enseignement, il faudrait qu'on laisse l'enfant prendre conscience que le texte est un moyen d'expression comme le dessin, qu'on peut écrire comme on dessine en marge d'une page tandis que la pensée vagabonde, écrire beaucoup, tout écrire. De ses manuscrits, il faudrait que l'enfant sache qu'il peut conserver ce qu'il veut, montrer à l'adulte ce qui lui plaît et lire à ses camarades seulement ce qu'il juge utile de soumettre à leur appréciation.

Le texte choisi deviendrait ainsi un à-côté et non un but en soi. A cette seule condition on peut arriver à une véritable libération de la personnalité enfantine qui ne nous sera d'ailleurs pas forcément connue, même si l'enfant a en nous une confiance totale.

Legueil donne quelques exemples assez généraux — textes qui dénotent l'esprit d'observation de l'enfant, l'ambiance du milieu dans lequel il vit, son instabilité personnelle, etc. — mais remarque très justement que c'est l'ensemble des textes d'un enfant qui, recoupé avec le reste des renseignements que l'on a recueillis et son attitude générale complète l'image qu'on peut se faire de lui.

A l'appui des conclusions de notre camarade, je puis apporter un témoignage concret puisque c'est par le texte libre que j'ai pris contact avec l'une des personnalités enfantines les plus attachantes qu'il m'ait été donné de rencontrer.

André a 12 ans. Il arrive dans ma classe en début d'année avec une trentaine de ses camarades. Dès les premiers jours, alors qu'il faut faire l'apprentissage de la société coopérative et d'une forme de travail jusqu'alors inconnue pour eux, je sens que ça va marcher.

Et les premiers textes arrivent.

Ces premiers textes d'enfants qui n'ont jamais écrit, qui n'ont pas l'expérience

de l'échange d'idées avec des lecteurs et des correspondants, sont souvent assez pauvres.

Pourtant, à côté des faux poèmes, des faciles récits de farces, des traditionnels textes documentaires, André alignait dans la compétition pour le choix un texte qui était un véritable message à la fois à la classe en tant que cellule d'une société nouvelle et à cet adulte bizarre que j'étais pour lui puisque je menais ma classe comme il ne l'avait jamais vu faire et que, surtout, je lui permettais d'écrire ce qu'il pensait.

D'abord un test pour voir si ce maître si différent d'apparence, n'était pas après tout comme les autres. Et c'est l'aveu d'une véritable passion pour les chevaux et la ferme détermination prise à l'âge de sept ans, de devenir jockey.

« Quand je serai grand, je serai jockey. A chaque fois que je le dis à ma sœur, elle prétend que je suis fou. L'idée m'est venue... En revenant à la maison j'ai décidé de devenir jockey. J'avais sept ans. Me traiter de fou est injuste car je trouve que c'est un métier comme les autres ».

Le maître allait-il essayer de lui montrer les obstacles qui peuvent contrarier cette vocation et les inconvénients qu'elle présente ? Non seulement il ne le fit pas, mais le texte fut choisi, peut-être même avec un petit coup de pouce, et l'idée parut à André admise comme parfaitement raisonnable. Un fait était acquis, il ne se trouvait pas en milieu hostile.

Le texte avait été un facteur déterminant de la conquête par l'enfant de la confiance de l'adulte qui admettait une idée généralement combattue. Il fallait maintenant lui montrer tout ce qu'on pouvait attendre de ce bonhomme si plein de ferme détermination.

Et ce fut une suite de textes où apparaissait chaque fois un aspect de la personnalité d'André.

D'abord le côté affectif avec un texte qui me télégraphie le besoin d'affection de l'enfant, besoin d'affection dont j'aurai l'explication plus tard et auquel je me félicite d'avoir répondu dans la limite très large des relations maîtres-élèves que permet une classe modernisée, avec des enfants qui ont le droit — et qui en usent — de rester en classe le soir pour imprimer, dessiner, peindre, lire et aussi discuter avec le maître.

C'est « Mon cochon d'Inde. Ma chemise était ouverte. Il s'y est glissé. Pour m'amuser j'ai refermé ma chemise. Il ne bougeait pas. Quand j'essayais de le prendre il poussait de petits cris comme pour me dire qu'il avait chaud et qu'il voulait rester ».

Ensuite, un autre aspect de la personnalité d'André : courageux et fier. C'est *« En tournée avec mon père. Il est laitier-livreur, il se lève à minuit pour ne rentrer qu'à 16 ou 17 heures... La tournée finie, je suis très fier de ne pas avoir dormi de la nuit ».*

Le contact était établi. Aussi les textes se raréfient-ils. La libre conversation était maintenant possible. Il n'était plus besoin de l'artifice du texte avec les camarades témoins des confidences faites à l'adulte. Et puis d'autres occasions étaient offertes à l'impérieux besoin d'André de se mettre en valeur.

Pourtant, chacun de ses textes suivants était révélateur d'un aspect nouveau de son être.

L'un m'apprend, ou me confirme la compétition qui, dans la famille, l'oppose à sa sœur aînée d'un an. « Je ne savais comment entamer la conversation avec ma sœur. J'avançai que je savais téléphoner ».

Un autre me le montre ayant vraisemblablement voulu mettre en pratique mes principes de non-belligérance que j'avais dû évoquer incidemment. « Un sourd-muet s'approche de moi et me décoche un coup de poing dans le dos.

Je ne riposte pas, non pas que j'en aie peur, mais si je l'avais fait, cela aurait déclenché une drôle d'histoire... Avant de s'en aller le garçon en guenilles vint me serrer la main. »

Plus tard, c'est sa ténacité, son besoin de réussite qu'il explique dans une page où l'analyse de soi est intéressante. « Entrainement... Comme je n'aime pas perdre, je l'avoue, je m'entraîne chaque soir en rentrant de l'école... Dédé tu as été trop prétentieux... Et cette crampe qui devient de plus en plus intolérable... Il faut arriver, Dédé, il le faut... »

Dans cette première phase le texte libre avait été surtout un moyen de connaissance de l'enfant.

Une œuvre plus importante, l'année suivante, allait me le révéler comme une véritable thérapeutique par la libération profonde qu'il permit à l'enfant.

L'amitié entre l'adulte et l'enfant s'étant révélée solide, je devais voir fréquemment ses parents et apprendre les graves troubles affectifs qui avaient perturbé sa première enfance et lui laissaient une énurésie tenace (d'ailleurs disparue à peu près totalement après 6 mois dans ma classe). J'apprenais les causes du déséquilibre présent.

Afin de les éviter, ne fut-ce qu'un temps, je proposai aux parents d'emmener André en vacances en compagnie d'un de ses camarades.

C'est au retour, après deux mois passés dans les Alpes Suisses qu'il se mit à écrire un petit roman, « Hans petit montagnard bernois », paru dans « La Gerbe » des 10 et 25 octobre 1956 (que vous pouvez consulter).

Dans le décor féérique des altiers sommets de l'Oberland bernois, il a inconsciemment recréé son milieu familial et dans une certaine mesure ses relations avec les camarades.

Dans le roman comme chez lui, trois enfants : un jeune frère, une sœur aînée et Hans (lui) ; comme chez lui un père qu'on ne voit pas souvent et à qui il n'attribue qu'un rôle effacé dans la maison, comme chez lui, une grand-mère.

Dans les détails du texte, on trouve le cheval tant admiré (Lui ne pense certainement pas au carton pâte). La fête de Noël montre à quel point l'enfant a besoin de l'intimité et de la chaleur de la vie familiale. Tout au long de l'œuvre pourtant, ce sont les relations sociales avec la sœur d'abord, avec les camarades ensuite qui prennent le pas sur le reste et étalent l'ambition et le désir de paraître de leur jeune auteur.

Voici quelques phrases caractéristiques de la rivalité avec sa sœur, qui exclut toute méchanceté préméditée, puisqu'on trouve :

« Elle installe sa poupée à côté d'elle en attendant que Hans lui fasse un berceau ».

mais qui peut s'expliquer par la rivalité entre la priorité accordée à l'aînée et celle du sexe fort :

« A skis... c'est une glissade très comique... Il ne trouve pas cela très amusant, surtout devant sa sœur qui l'observe. »

avec une pointe de sadisme :

« Sa sœur le laisse se débattre un moment, puis, prise de remords lui lance ses bâtons. »

et une conclusion ironique :

« Bien sûr, sa sœur le félicite, mais il ne lui répond pas ».

Plus loin on trouvera :

« Pouah ! elle a quatorze ans et elle joue encore à la poupée. »

Puis :

« Tonia fait la moue en apprenant la victoire à skis de son frère. Elle n'aime pas trop le féliciter. Ce n'est pas comme Fritz (le petit frère) qui le considère presque comme un Dieu ».

Dans son petit livre apparaît aussi le conflit avec les camarades pour qui il n'est pas un garçon comme les autres. Dans notre banlieue, en effet, on cultive la vulgarité et il se fait un point d'honneur de n'y jamais tomber. Aussi est-il tenu à l'écart par certains. Il s'en rend compte, il en souffre, et nous le trouvons exprimé dans son texte :

« On est un peu déçu que le favori ait perdu, mais Hans est aussi un bon camarade.

« Après cet exploit, c'est Hans qui devient le chef de la bande et il en est fier ».

« Maintenant tous les enfants recherchent sa compagnie ».

« Maintenant, il est important et beaucoup de ses camarades l'envient ».

La transposition des sentiments éprouvés est poussée jusque dans les moindres détails. L'autre camarade que j'avais emmené avec lui en vacances est un esprit beaucoup moins posé qu'André qui estime difficile de tenir une conversation sérieuse en sa présence. Et dans son texte, nous trouvons :

« Quand ils arrivent, Erick et Willy sont partis se promener. Ils sont bien contents ; ils pourront enfin discuter librement ».

Les difficultés scolaires y sont également évoquées dans ce qu'elles ont de plus obsédant pour lui :

« Hier encore, il s'est fait réprimander par son maître parce qu'il n'avait pas fini son travail de calcul ».

Enfin, en dehors des conflits sociaux, on trouve à nouveau affirmés des traits essentiellement marquants de sa personnalité et notamment sa tenacité :

« Il veut gagner ; il sera de nouveau champion. Cela, il le veut et il se le répète tout au long du parcours ».

Ainsi, l'expression libre permet à l'enfant de se libérer ; et sans que nous ayons la prétention de nous substituer aux psychanalystes ou même de nous mesurer avec eux, nous mettons à la disposition de l'enfant, dans le cadre même de ses activités scolaires, un moyen de faire évoluer heureusement sa personnalité en se dégageant de l'insécurité d'un milieu hostile qu'il a pu ressentir au plus profond de lui-même.

Notre camarade Oury va nous en fournir un autre exemple et des plus convaincants :

Alors que le rêve, et la façon maladroite dont j'avais posé le problème dans le questionnaire en parlant d'interprétation, a semblé effrayer les camarades, Oury nous donne, par des exemples concrets, une brillante démonstration spectaculaire ; seulement le tact suffisant pour déceler que, derrière le texte de tel enfant se cache un drame ; la certitude que le texte l'aide à s'en dégager ; si une modification du milieu familial ou scolaire, de l'attitude des adultes, parents ou maîtres, paraît souhaitable, des conseils avisés pour réaliser cette modification ; et laisser évoluer l'enfant seul vers sa guérison.

Voici un des cas cités par Oury :

« Il n'est vraiment pas gros à huit ans. On le soulèverait entre deux doigts. Il ne pèse pas plus dans la classe : éteint, chétif, silencieux. Il s'efface, se gomme lui-même. Un bon petit élève, peu de moyens, dirait le pédagogue.

Je ne peux pas croire qu'il n'existe pas.

Pendant quatre mois, il ne présente aucun texte, jusqu'au jour où...

« J'ai rêvé que j'étais dans le métro, dans un tunnel. Il y a eu une panne de lumière. Je me suis évanoui. Quand je me suis réveillé, c'était sorti du tunnel. Il faisait jour. J'avais peur. »

Tiens, va-t-il sortir du trou ?

Son texte n'obtient aucune voix. Je lui dis qu'il m'a intéressé. Je ne dis bien sûr pas pourquoi.

Huit jours après, un second « rêve ».

— J'étais dans la maison de ma grand'mère. Il faisait presque nuit. J'ai voulu aller dans la pièce à côté pour voir ma grand'mère. Mais c'était plein de toiles d'araignées, partout, partout. Ça collait après moi. J'essayais de me dépêtrer. Je ne criais pas. Ça durait.

« — Non, Monsieur, la naissance a été normale ; un peu longue peut-être, mais rien de spécial. Mais ensuite, que de mal nous avons eu. Il n'a jamais voulu boire. Encore maintenant, il n'a pas d'appétit. Regardez-le ».

Je signale à la maman compréhensive, l'évolution que j'espère.

« — N'intervenez pas et surtout ne freinez pas si une vitalité un peu anarchique se manifeste ».

— Je voudrais bien, Monsieur.

Fernand s'éveille un peu — Oh, il faut bien regarder ! — Il parle plus avec les autres.

Voici à présent une histoire qui obtient quelques voix.

« J'étais dans la forêt, tout seul. J'avais faim. Je ne savais pas comment faire. Il est passé un facteur. Je l'ai appelé : il n'avait rien à me donner à manger. Puis il est passé un drôle de bonhomme avec un vélo. Il est venu avec moi. Il a fait du feu et j'ai fait cuire des pommes de terre. Maintenant je mange ».

Le garçon a demandé une responsabilité. En mai il est premier en orthographe. Extraordinaire ! dit la maman il a brusquement trouvé l'appétit. Il mange depuis un mois. Il est devenu vivant.

En juin un gros orage inonde les caves. Nous faisons un album. Quel texte noir et angoissé va écrire Fernand ? Voici :

« La pluie est finie. Je passe dans la rue. Je passe une branche pleine de feuilles sur une grille. Ça fait tac, tac, tac et ça éclabousse. Je ris ».

C'est la fin de l'année.

En octobre mon rêveur retrouvera un facteur distributeur de « belles lettres », de pronoms démonstratifs. Fernand sera puni pour inattention. On lui donnera des fortifiants. Il faut ramener cet enfant à la réalité diront les avorteurs. Quelle réalité ?

Du texte libre encore, nous pouvons obtenir de très précieux renseignements sur la famille ou le milieu.

C'est ainsi que ces textes de Roger, 6 ans $\frac{1}{2}$ m'apprennent l'opposition caractérisée de la famille à notre méthode de travail. Et l'enfant, malgré de grandes possibilités est resté bloqué et n'a pas pu donner toute sa mesure, jusqu'à ce que, cette année, les parents demandent à ce qu'il change de classe. Ils voulaient se mêler d'être pédagogues et ne savaient pas comment le diriger.

D'abord il écrit : « Ce soir, maman va me faire écrire avec un porte-plume. Elle va me faire écrire sur un cahier. Elle va me faire écrire sur une page » (à l'école, on écrit au stylo à bille, dans un classeur, sur des feuilles détachées).

Puis : « Hier maman a dit que demain elle va payer le mois de mai (cotisation de la coopérative). C'est 50 francs. Et le maître ne dira pas que je n'ai pas payé ».

Les textes du lundi matin nous informent trop souvent, dès l'entrée en classe, qu'on peut tirer un trait sur la journée et attendre des jours plus calmes. Le cinéma du dimanche, la télévision, quelquefois les fêtes de famille avec leurs traditionnelles beuveries font que l'enfant, nerveux, excité ou mal réveillé, n'est pas apte au travail. Les textes nous rendent compte, mais, comme certain lundi de l'an dernier ou neuf textes sur quinze racontaient les exploits des tueurs, des cow-boys, des as du revolver des bandes animées ou du Julien Sorel de Stendhal que six enfants de 6 ans étaient allés voir seuls, il nous faut regretter l'inconscience des parents qui donnent à l'enfant, pour qu'il les débarrasse, de quoi aller s'enfermer dans la salle obscure du quartier, quoi qu'on y donne.

J'allais oublier, aveuglé par notre appellation de texte libre, les autres manifestations de l'expression verbale ou écrite, les questions d'enfants et surtout la correspondance.

Lebreton dit des questions que l'enfant pose instantanément que leur tendance, leur orientation sont souvent révélatrices d'inquiétudes, d'intérêts très fortement marqués, utilisables pour une réadaptation.

Mais c'est surtout dans les lettres à leurs correspondants, bien plus révélatrices que le texte libre que les enfants se livrent le plus aisément et donnent le plus d'indications sur leurs goûts, leurs occupations, leur milieu.

L'interprétation des dessins n'a guère trouvé plus de fervents adeptes que les tests ou les rêves. Toutefois, M. Mauco a pu nous donner quelques exemples aussi intéressants que convaincants. Il utilise le dessin, concurremment à d'autres techniques d'expression libre : relation verbale, dramatisation dans le psychodrame, comme nous utilisons, souvent inconsciemment, le texte libre, c'est-à-dire à la fois pour formuler un diagnostic et comme thérapeutique libératoire.

Mais nous entrons dans le domaine du spécialiste et nous ne saurions trop nous garder, nous qui n'y sommes nullement préparés, de tirer des conclusions trop hâtives des dessins de nos enfants. Qu'ils dessinent, qu'ils dessinent le plus possible, surtout ceux qui ont des difficultés de tous ordres et pour qui le dessin est peut-être le seul moyen d'expression où ils ont des chances de réussir, ils ne pourront que tirer profit de cette extériorisation de leurs sensations, mais négligeons le diagnostic qui risquerait fort d'être erroné, à moins que nous ne soyions spécialistes.

Il ne nous restait que fort peu de temps pour traiter de la technique du profil vital, aussi n'avons-nous fait qu'effleurer le sujet, que nous reprendrons bien volontiers une prochaine fois.

Nous avons tout juste pu tirer quelques enseignements des expériences de ceux qui l'avaient utilisé, et ils sont également très rares.

D'abord que ce n'est pas, en ville, un procédé qui peut s'appliquer à toute une classe. Pour l'établir, il faut poser tant de questions, souvent délicates que seules, nous l'avons déjà dit, une connaissance parfaite de la famille, des relations presque amicales, peuvent permettre d'y parvenir.

Partout, dans ce cas, il faut reconnaître que le simple fait de se poser toutes les questions qu'exige l'établissement du profil, amène à une connaissance très approfondie de l'enfant.

Toutefois, comme l'important n'est pas de connaître, mais de guérir en cas de trouble, d'améliorer en cas d'insuffisance, le plus intéressant est de découvrir la source des troubles ou des insuffisances dans ceux des éléments fondamentaux de la puissance, et d'y pouvoir apporter remède.

Ainsi, pour André qui se rongeaît les ongles, l'établissement de son profil m'avait fait noter une insuffisance à signes nerveux. Il fallait en retrouver l'origine. Je demandai à la maman quand il avait commencé. Il s'est trouvé que l'indication donnée, 4 ou 5 ans correspondait à l'âge où, à l'école maternelle, on l'initia à l'écriture, et où, par la même occasion, on l'obligea à écrire de la main droite alors qu'il était gaucher. J'entrepris donc de redonner à cette main gauche son rôle prépondérant et par les travaux manuels, par le sports, lancers, jeux de balle, par le dessin, elle reprit un usage régulier. Une nette amélioration s'en suivit. Et je constatai que, alors qu'il arrivait encore à certains doigts d'être irrémédiablement amputés de leur ornement corné en période de classe, les ongles repoussaient et restaient intacts pendant les vacances, quand il n'écrivait pas.

En conclusion, je me plais à insister sur le nombre de cas de réussites spectaculaires que les camarades nous ont signalés, là où avaient échoué les méthodes impersonnelles et déshumanisées de l'école traditionnelle et qu'ils doivent au simple fait de s'être penchés sur l'individu que représente chacun de nos élèves, d'avoir cherché à le connaître, et en fonction de ses tendances, de l'avoir aidé à s'épanouir librement.

Pourtant il est des enfants difficiles qui demeurent des cas insolubles et pour lesquels nous n'avons pas les moyens d'agir sur le milieu familial ou social pour leur permettre une évolution heureuse. Le milieu scolaire n'est pas toute la vie de l'enfant mais, nous dit Legueil, c'est souvent avec les déshérités que nous avons le plus de satisfaction, ne serait-ce que celle de leur offrir, à l'école, un refuge où ils puissent jouir des douceurs de la vie.

Et je terminerai par la conclusion de notre camarade Nottin :

« La connaissance de l'enfant m'a amené à modifier mes procédés de discipline et à organiser ma classe sous une toute autre forme qu'il y a dix ans.

C'est elle qui m'a amené à la C.E.L. ».

RAYMOND FONVIEILLE.

Quelques réflexions à propos de l'enseignement des sciences

Dans notre famille, nous sommes maintenant 3 à savoir. « La résistance d'un fil conducteur augmente avec sa longueur ».

A Jeannette l'a appris à l'école, Elle l'a lu sur son livre et l'a récité comme une comptine. L'expérience dont parlait son livre est restée dans les limbes et c'est pour cela que Jeannette ne sait plus sa formule. « La conductance d'un fil résisteur s'allonge avec l'augmentation » a à peu près autant de signification pour elle.

B Paul l'a appris à l'école mais le professeur de physique a fait l'expérience devant lui.

C Paul a fait l'expérience lui-même à l'Ecole Normale.

D Hervé a découvert cette loi seul, par hasard, en faisant des expériences libres avec une pile, des fils, et une ampoule.

E

* * *

Je crois que pour voir clair, il faudrait examiner ces divers modes d'acquisition de la connaissance.

A Le cas de Jeannette. C'est actuellement encore le cas le plus général. Jeannette a lu par devoir, par obligation parce que l'étude le lui imposait sous peine de sanction. Combien d'écoles en sont à ce stade : on dessine l'expérience au tableau, on donne un résumé à apprendre et voilà c'est tout...

Faut-il condamner totalement la connaissance des expériences d'autrui par la lecture. Il ne semble pas. Entre ne rien savoir et savoir d'une manière livresque, il y a un degré.

Il est impossible de tout vivre, de tout expérimenter. Savoir par le livre, c'est tout de même mieux que rien. C'est quelque chose et, c'est même beaucoup, mais dans un certain sens seulement.

Je m'explique.

Que sont les livres de Freinet ?

C'est la formulation des idées de Freinet, des lois qu'il a déduites de son expérience.

Doit-on lire les livres de Freinet ?

Oui. La lecture de ces livres nous apporte des idées-chocs qui ont surtout pour principal intérêt de bouleverser le bel ordre intérieur de chacun et l'oblige à se poser la question : « Et si je ne savais rien ; si j'avais encore à apprendre ».

Comme nous avons tout de même un peu d'expériences, nous sentons confusément qu'il y a peut-être quelque chose de vrai dans ce qu'écrit Freinet. Quand nous abordons les livres de Freinet, nous les lisons un peu, beaucoup ou pas du tout et nous les oublions. (— Mais nous les relirons).

Nous voulons bien accepter momentanément les idées contenues dans le livre, mais, momentanément — sous bénéfice d'inventaire — c'est cela l'intérêt de tout livre ; de nous fournir des idées utiles, mais qui sont à vérifier.

Jeannette avait reçu de telles idées, mais les idées d'expérience qu'elle avait ainsi connues sont restées des idées, des fils ténus que l'expérience n'est pas venu nouer et qui sont partis flotter quelque part, très loin dans l'espace.

Pour en revenir à l'Ecole Moderne les fiches de connaissance sont utiles parce qu'elles proposent des idées en attente de vérification. Mais un cerveau qui ne contiendrait que cela serait vide — plein de fumée, de raisonnements à-priori.

Venons-en au second cas.

B Le professeur a fait l'expérience, ou plutôt Paul a vu l'expérience.

Nous abordons ici un stade infiniment supérieur. Nous sortons de l'idéalisme. Il ne s'agit plus de croire, mais de voir.

Des expériences de ce genre restent souvent gravées dans la mémoire.

Je me souviens :

la bougie réallumée à distance ;

du fer qui brûle dans l'oxygène ;

du tuyau de caoutchouc-siphon ;

du lait qui devient beurre dans la baratte de ma grand-mère.

Il s'agit là d'expériences faites par autrui. Elles ont au moins le mérite d'exister. Au lieu d'être quelque part en l'air, ou plutôt nulle part ; elles font partie de l'expérience d'autrui ; elles existent dans un monde plus proche de nous : le monde des parents, des grands-parents, des voisins, des ouvriers, des professeurs, des copains.

Mais l'expérience d'autrui est valable seulement dans le cas où elle peut être recommencée. Cependant, elle est tout de même supérieure à l'expérience livresque parce que plus assimilable. En effet entre des paroles écrites ou dites sur un style de saut en hauteur et le saut exécuté devant l'enfant, il y a un fossé -- que l'on franchit en sautant.

C Troisième cas.

Paul a refait l'expérience.

A l'Ecole Normale, sous la direction du prof de physique, j'ai fait ce qu'il fallait pour savoir que la « résistance d'un conducteur, etc... ». Et après cette expérience, je le savais beaucoup mieux.

Le siphon, si je le connais maintenant ! Avec un tuyau d'arrosage, pendant

5 à 6 ans, j'ai vidé les baquets d'eau sale de ma mère. Impossible de me coller sur le siphon. Je ne saurais peut-être pas l'expliquer parfaitement, mais j'en connais toutes les possibilités et toutes les nécessités.

A l'école, j'ai vu faire du beurre dans une petite baratte. Mais en rapportant de l'école le surplus de lait que j'avais apporté, j'ai remué la bouteille tout au long du chemin. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie en constatant que des grumeaux de beurre s'étaient formés.

Pas besoin d'apprendre de résumé, ni d'apprendre quoi que ce soit ; je savais, j'en avais l'expérience.

Les phases de la lune ? J'en ai eu les oreilles rabâchées pendant toute ma scolarité, mais je les connais depuis 3 ans seulement ; depuis que j'ai regardé la lune au lieu de regarder des livres sur la lune. Personne ne m'y a poussé, ni prof, ni programme, ni examen — personne, si ce n'est cette lune qui se moquait de moi en jouant au sphinx.

Par contre, le fer brûlant dans l'oxygène, c'est resté de la prestidigitation, de la magie. Pourtant je l'ai vu, de mes yeux vu, mais je n'y crois pas tout à fait. Je ne le sais pas tout à fait parce que je ne l'ai pas fait. Il en est de même pour toute la physique, la chimie, les sciences naturelles, etc... que je ne réapprends pas maintenant, parce que je ne les ai jamais sus, mais que j'apprends maintenant en aidant Hervé dans ses bricolages.

Ce que j'en ai encore de choses dans la tête qui attendent d'être expérimentées pour être comprises.

Ce qu'il en a de l'expérience, le petit paysan, l'ouvrier, l'homme du peuple, le soi-disant ignorant. Il a vécu, non pas dans les rêves, les fumées, l'abstraction, il a vécu dans la vie. Alors, il sait.

Il en ressort que l'enfant doit pouvoir faire de nombreuses expériences. Il faut qu'il en ait les moyens techniques, par exemple un courant électrique qui ne le tuera pas — l'expérience de la mort ne se fait qu'une fois. Il lui faut donc des possibilités d'expérience, du matériel. Mais faut-il des fiches guides ? A ce sujet, je pense que tant qu'il y aura des examens — par conséquent un programme à savoir, des fiches guides seront utiles. En effet, il vaut mieux que l'enfant fasse des expériences avec des fiches plutôt que de ne pas en faire. Et puis cela gagne du temps et c'est parfois précieux étant donné l'ampleur actuelle des programmes (à mon avis, ils ne sont pas encore assez amples, mais...).

Et puis, certains esprits préfèrent être guidés et suivre un sentier jalonné. D'autres esprits aiment être guidés, en partie, d'autres totalement et d'autres pas du tout.

Alors fiches-guides ? Actuellement oui, et pour ceux qui s'en serviront.

Mais attention au langage. Quand je lis certaines fiches-guides, je fronce les sourcils pour comprendre : c'est trop difficile. Pourquoi pas des fiches-guides d'enfants, réalisées par des enfants ?

Cependant la fiche-guide ne me satisfait pas pleinement. Comment dire : c'est de la découverte en circuit fermé.

Il y a mieux, c'est pourquoi j'aborde

D Le quatrième cas : Hervé a trouvé.

Jeannette lit. Paul voit, puis il refait.. Hervé trouve. L'expérimentation libre

n'est-elle pas la forme d'acquisition de la connaissance la meilleure, la plus naturelle et peut-être la seule qui soit naturelle ?

Plus tard peut-être, il faudra développer, contrôler, préciser, étendre mais à 10 ans et même au niveau de toute l'école primaire, est-ce qu'elle ne pourrait suffire ?

C'est la forme la meilleure, car cette découverte a lieu dans l'appétit de savoir, à un moment de réceptivité maximum. Pour Jeannette et pour Paul, il s'agissait d'expériences imposées du dehors.

Ici l'incitation à faire l'expérience est interne.

Entre le désir de l'expérience et sa réalisation, pas de laps de temps — pas de maître pour déranger — pas de fiche inhibitrice.

C'est important : l'enfant peine à se concentrer sur ce qu'il n'a pas voulu lui-même.

Ce qui différencie le cas D des cas A-B-C, c'est que, dans ce cas seulement, l'attitude est active. C'est une connaissance du monde en action. Une explication, une loi viendra peut-être à posteriori, mais, il n'y en a pas au départ ; ce n'est pas une démonstration, on ne va pas vers un but fixé à l'avance. C'est pour cela que l'on peut parler de découverte en circuit ouvert.

Hervé agit par impulsion interne. N'est-ce pas une des conditions de l'économie de temps et surtout du profit de l'expérience. L'enfant éprouve pour s'assurer. Il a tout à connaître, il peut tout entreprendre, il ne saurait perdre du temps : il ne peut qu'aller de l'avant.

D'autre part, il ne peut trouver que ce que le matériel qu'il a dans les mains peut lui permettre de trouver. Rien ne lui manque puisqu'il a tous les éléments de réussite dans ses mains. Il ne se pose pas de question ; il ne s'embarrasse pas de questions : il interroge l'objet ou les objets — comme il interroge tout ce qui l'entoure.

Seule l'expérimentation libre peut être réellement profitable. Que fera-t-on plus tard ?

On confrontera des expériences et on en déduira des lignes générales, des synthèses, des lois : c'est le procédé de la science.

Mais si nous voulons avoir des chances de ne pas faire d'erreurs, il faut que les expériences ne soient pas des vues de l'esprit, mais qu'elles soient réelles, vécues, intégrées à la vie de l'individu, comme l'est la notion de siphon pour moi, qu'elles soient des choses « sues ». C'est le rôle de l'école primaire de permettre à l'enfant de s'enrichir d'une masse de documents de valeur dans lequel l'enfant pourra puiser et que l'enfant pourra ordonner, classer.

Encore faut-il qu'il y ait quelque chose à classer.

Je voudrais insister sur un autre point. Si pour démontrer une loi, on me cite 20 faits d'expériences et que j'en ai 12 réels, j'admettrai les 8 autres et je comprendrai la loi. Mais si je n'ai que 3 faits sur les 20 nécessaires, comment admettrai-je et comprendrai-je la loi générale.

Il faut donc que l'enfant soit riche, riche.

Quelle est le rôle de l'école, la part du maître.

Il faut, surtout dans les petites classes, favoriser au maximum l'expérimentation libre.

La classe doit être un laboratoire riche en matériel disponible.

L'enfant doit pouvoir utiliser librement : aimants, courant, fils, balances et poids, mesures de capacité, liquides, pompe thermomètre, petit outillage, instruments de musique, etc...

Cela fera peut-être un peu bric à brac mais ce sera une qualité pour une classe d'être un bric-à-brac.

Je crois qu'un fichier d'expérimentation libre, un fichier de découverte — serait utile. Les fiches porteraient en titre :

J'ai découvert. J'ai remarqué. J'ai observé.

Exemple :

L'AIMANT

J'ai découvert

— que l'aimant attire à travers

1) le papier (Jean Riche).

2) le verre (R. Bichaud)

— que l'aimant n'attire pas les pièces de monnaie
(Albert)

— qu'une plume qui a touché l'aimant devient aimantée et attire une autre plume (M. Guillouret)

L'ARC EN CIEL

J'ai observé

— qu'il se produit quand il pleut et que le soleil brille (D. Guellaen).

— qu'il se produit aussi quand il y a du soleil et des gros nuages noirs

(J.-Luc Bourgaud)

LE CHAT

— Il attrape les oiseaux
(Lucien Le Bouffert).

— Il dort souvent
(Dominique)

Les enfants referaient parfois les expériences des autres. Ce n'est pas un mal, mais ils auraient surtout l'esprit de recherche, de découverte.

Savoir que l'on peut découvrir quelque chose qui n'a pas encore été trouvé est très excitant pour l'esprit.

Il faudrait avoir aussi une boîte de découverte comme il y a une boîte de question, la première étant une boîte de réponses sans question.

Il faut que chaque classe soit un centre de recherche scientifique libre. Que dis-je scientifique ! Scientifique et littéraire et géographique et sportif, etc., etc...

Et **E** Qu'est-ce que c'est que **E** ?

E c'est le retour à **A**.

C'est le rôle de la lecture, des livres(et des disques, films, etc...) dans l'acquisition de la connaissance.

A, c'est une première lecture.

Elle apporte des idées nouvelles que l'on fourre dans la salle d'attente de l'esprit, mais elle apporte aussi à la mémoire de chacun une sorte de bibliographie.

La mémoire dit : quand tu voudras revoir cette question, il te faudra relire tel livre ou revoir telle personne, car c'est ce livre et cette personne qui sont à l'origine de l'idée.

E, c'est le contact avec l'idée après expérience.

Au stade adulte, tout livre a un double aspect : il comporte d'une part des idées neuves et d'autre part il permet de comparer des expériences : celles de l'auteur et celles du lecteur. Quand Freinet écrit : Quand j'étais berger... je puis le suivre sur ce terrain car j'ai été, sinon berger, mais « pâtou d'vaches ». Cette expérience commune me permet d'accepter ses autres idées provisoirement du moins.

Mais je ne suis pas Freinet et ne puis le suivre dans tous les domaines, car je n'ai pas son expérience et je n'ai pas fait ses expériences. Alors, je crois en attendant de savoir.

Quand on lit un livre — ou une fiche de connaissance — il se produit un choc entre les idées de l'auteur et les siennes propres.

On accepte une partie de ces idées que l'on trouve vraies parce qu'on les a éprouvées. Mais on refuse l'autre partie ou on l'accepte seulement sous bénéfice d'inventaire. Alors il faut bien expérimenter encore pour obtenir confirmation ou infirmation de ces idées. C'est comme cela que l'on progresse.

Il est hors de doute qu'un chevronné de l'Ecole Moderne tire beaucoup plus de profit de la relecture des œuvres de Freinet qu'un débutant parce qu'il a plus d'expériences.

De même, un enfant retirera beaucoup de profit de la lecture d'un livre quelconque ou d'une fiche du fichier s'il a pu faire beaucoup d'expériences. Et il en acceptera d'autant plus facilement les conclusions qu'il sera d'accord sur un plus grand nombre de points.

Alors fiches de connaissance, bien sûr, pour **A** une première lecture, **E** une relecture. Mais aussi **C** fiches-guides d'expérience, et surtout **D** expérimentation libre.

Quant à **B** : Expérimentation du maître et des camarades (conférences d'élèves) à réduire, à réduire.

P. LE BOHEC.

En marge de COMMENT JE TRAVAILLE DANS UNE CLASSE DE VILLE

La plupart des enfants de nos classes sont, avant tout, des angoissés. Il semble que j'énonce un truisme. Cherchez autour de vous, même parmi les maîtres, combien le savent, s'en préoccupent...

Si l'angoisse est inhérente à l'humanité depuis toujours, il semble que l'avènement des grandes découvertes scientifiques l'ait plutôt accentuée que dissipée : un mystère remplace l'autre, celui des machines et des fusées, des hommes artificiellement monstrueux, supplée l'inconnu des grands phénomènes naturels.

L'homme en lutte avec la machine succède à l'homme aux prises avec la nature. — plus : l'homme aux prises avec cet irréductible : le temps. On a déjà beaucoup écrit sur ce décalage dans le temps d'une partie de l'humanité qui ne s'adapte qu'avec peine (qui ne s'adaptera peut-être jamais...) aux conditions de vie actuelles. D'où cette angoisse collective dans laquelle en ville plus qu'en province, et dans la région parisienne plus qu'ailleurs, baignent nos enfants.

En ville, plus qu'en province : l'enfant de ville est souvent un déraciné. Pas de longues lignées derrière lui, pas de traditions. Sa vie ne s'organise pas dans ce milieu stable et accueillant qui entoure le petit campagnard dont les drames, même aigus, ne connaissent jamais l'intensité désespérée du faubourg. L'absence ou l'insuffisance de logement. Je peux citer des cas de familles logées dans des caves, des cas d'enfants traînés d'un meublé à l'autre, des histoires de petit frère mort, de sana, et de nourrice bourreau - les horizons de murs, le bruit, sapent à la base ses réserves vitales profondes.

Et l'excès de soin dont l'entourent l'administration et la médecine ne pallie pas ces carences : radios innombrables, piqûres multiples, autant de peurs juxtaposées. Une institutrice de maternelle racontait que l'entrée de son mari dans la classe provoquait la panique : les enfants le prenaient pour le médecin !

Si encore la famille assumait son rôle de refuge : mais les parents eux-mêmes emportés par la tourmente, usés par le quotidien ou dévorés d'ambition, deviennent eux-mêmes instruments de chantage et générateurs d'anxiété. Chez beaucoup, les soucis matériels constants créent une atmosphère de tension, d'instabilité perpétuelle, dont les gossés prennent beaucoup trop tôt leur part.

Je dis bien : il existe des salaires misérables que ne compensent pas les

allocations familiales, même rationnellement utilisées. Les bonnes consciences refusent de l'admettre. Je les renvoie aux articles de journaux qui s'émeuvent depuis quelque temps (en particulier « Des enfants ont faim » "France-Observateur" 6-6-57). Je les convie à cette expérience simple : se promener sur les marchés de banlieue en fin de mois, et entendre les réflexions des commerçants derrière leurs étalages déserts. Nous connaissons, nous, institutrice, la difficulté qu'éprouvent quelques familles à payer la semaine de cantine des enfants... et l'importance que prend la nourriture pour nos gosses dans certains textes libres : j'ai mangé DE LA CONFITURE!

Et les gosses abandonnés. La famille est stable en province. Les maîtresses m'avaient dit quand je suis arrivée dans le groupe : Vous n'y ferez plus attention ! Il y en a tant ! — C'est vrai, mais je ne me blase pas : Une femme s'en va, abandonnant cinq enfants, dont une grande fillette qui se traîne à ses pieds : Maman, maman, ne nous laisse pas - — Un père vient faire un drame à la cantine ici, revolver en poche, devant sa fille (13 ans). — Deux cas parmi cent autres.

Le voilà, cet enfant à l'école, cette école qui devrait l'accueillir, l'aider à reprendre pied dans une vie hostile.

J'ai parlé de la rentrée. Imagine-t-on quel drame vit le petit de deux ans, arraché à sa mère et noyé dans la foule ? Arracher est le terme propre. Aucun maître de ville ne me contredira qui a vu ces bras crispés autour de la femme, cette défense de l'enfant qu'il faut empoigner, et emporter de crainte qu'il ne se sauve !

L'école commence. La filière. Tapis roulant. Travail à la chaîne, une classe après l'autre.

Bien sûr, beaucoup de maîtres sont accueillants, mais trop souvent encore indifférents, hostiles parce que débordés. Et même parfois, **inconsciemment**, ils manifesteront une véritable haine de l'enfant, **fruit des conditions de travail qui leur sont imposées.**

Seuls, ceux qui l'ont vécue peuvent jauger cette angoisse de l'enfant devant l'adulte mystère, l'adulte-omnipotence, l'adulte-intouchable et tout-puissant !

Je renvoie au dialogue de Sartre dans les « Sorcières de Salem » (début du film) :

La mère : Pourquoi Fancy a-t-elle toujours peur de moi ?

— Parce que vous avez toujours raison.

Quel recours aura-t-il cet enfant immobilisé, livré au gavage méthodique ? Qu'on me pardonne, mais j'ai sans cesse devant les yeux l'image intolérable de l'oise immobilisé — bien sage — bec ouvert de force, recevant la pâtée qu'elle n'a pas demandée.

L'enfant trouvera sa sauvegarde en lui-même, il se renfermera sur ses trésors : un souvenir de vacances, un chat, le gâteau offert par la marraine, le serin acheté pour le grand frère, la poule rapportée du dernier marché...

Je livre aux Educateurs ce mot de Rilke trop peu connu : « Ce sabotage que l'on nomme éducation et école, et qui **dépouille l'enfant de ses pauvres richesses pour leur substituer des lieux communs.** »

Ces pauvres richesses ! La matière première, la JOIE de nos classes modernes, le trésor où nous puisons.

Nous les accueillons, nous les partageons, et nous les magnifions.

Confiance d'abord : Respect de l'enfant. Discipline humaine. Politesse réciproque. Je les nomme par leur prénom, et j'espère un jour, faire admettre le tutoiement maître-élèves.

Pas de coups, autant que possible, pas de peur. Pas de chantage affectif, pas de fausse émulation qui livre la dernière à la cruauté des autres : « Oh ! elle, elle est trop bête, elle est toujours dernière d'abord ! (authentique). Nous ne classerons plus.

C'est difficile parfois, de rendre l'usage de leur liberté à des enfants qui en sont privés depuis des années. Il ne s'agit pas de susurrer « Mes petites mignonnes » faussement tendre, ni de répéter « Moi, j'aime les enfants » (j'ai toujours très peur des gens qui proclament leur amour des enfants). Il s'agit de les connaître, de les comprendre, d'établir ce climat de neutralité affective qui favorise la liberté d'expression.

Abusent-elles de la liberté retrouvée ? Non, assez peu. Si elles sont suffisamment occupées, elles n'iront pas courir inutilement aux W.-C. Soyez-en sûrs.

Nous les laisserons écrire librement. Nous accueillerons tous ces textes, même les plus pauvres (je suis allée à la mer, j'ai mangé un croissant) en sachant que peu à peu ils s'épanouiront et nous livreront la vie du petit qui nous est confié. Et nous essaierons de donner à chacun de ces textes un relief, une vie particulière, prestigieuse. Quand ils seront élus par la classe nous les imprimerons, nous les limographierons. Avec les autres, nous ferons des albums ennoblis par la magie de la couleur.

Nous peindrons. Nous traduirons notre angoisse, notre joie, nos souvenirs en traits, en taches, en arbres, en maisons, en étoiles et en fleurs — et parfois naîtra un de ces chefs-d'œuvre qui bouleversent les meilleurs d'entre nous, parce qu'il atteint l'essence même de notre sensibilité profonde.

Nous travaillerons pour la communauté. Que toute la classe se sente un seul et même arbre aux branches multiples, fière de l'œuvre de chacun, prompte à aider ceux, qui, plus défavorisés hésitent encore, sans jalousie, sans rivalités — ces plaies de l'école traditionnelle qui se traduisent dans la vie par un animisme forcené, et un irrespect total des autres.

Sauvé de l'angoisse, délivré, libéré, cet enfant prendra sa part consciente de l'évolution humaine, en sujet pensant, non en objet inerte, livré à l'exploitation de quelques-uns.

M. DENIS.

MUSIQUE NATURELLE

**« Cette nuit y m'a attrapé une musique.
Deux fois doucement
Deux fois fort ».**

Daniel, 6 ans.

Nous avons raconté comment les enfants s'étaient lancés librement à la recherche de musiques avec des instruments les plus inattendus. Par exemple : la burette en matière plastique.

La nature elle-même de ces objets déroute ou amuse un peu — et de là à penser qu'il ne s'agit que d'une plaisanterie — il peut n'y avoir qu'un pas.

Et sans doute si nous en restons aux apparences des choses, elles peuvent toutes nous paraître des jeux ridicules.

Observez des danseurs. Si vous ne recevez pas la musique qui les anime, leurs gestes semblent empruntés à quelque pitrerie de fous. Mais aussitôt que la musique vous atteint, elle vous entraîne à la danse. Si nous le voulons, le violoniste qui s'acharne à gratter des boyaux de chat avec une sorte d'arc qu'il agite fébrilement de la main droite peut être un spectacle hilarant.

Mais par ce chemin inattendu d'une boîte tendue de crins, l'homme s'exprime soudain avec ses joies, ses peines et ses rêves ; il nous atteint en plein cœur à travers nos écorces.

Le pont est jeté, et n'est-ce pas cela l'essentiel. N'avons-nous pas, en nous tous, ce besoin d'exprimer jusqu'aux autres ce qui s'anime en nous. Qu'importe les outils qui nous serviront, pourvu que nous réussissions.

Au début peut-être, lorsque vous travaillerez à la construction des instruments de musique avec les enfants, trouverez-vous qu'ils font là un jeu bien primitif et dépourvu de possibilités expressives.

Le fait que l'enfant doit tâtonner avant de maîtriser son instrument l'incite lui-même à se défendre du jugement d'autrui par une sorte d'attitude de jeu superficiel. Mais ce faisant, il reste attentif au poids et au sens de ses gestes — il répète inlassablement ses premières réussites — il s'élève plus ou moins vite vers de réelles maîtrises. Les plus jeunes, eux, se lancent directement, sans souci du « qu'en dira-t-on ». Dès leurs premiers gestes, ils manifestent vivement leur façon de penser.

Un jour viendra où vous n'oserez plus interrompre vos enfants, groupés autour de leurs instruments dans une discipline supérieure devenue chemin de vie, totalement pris par leurs musiques créées sur le champ. Vous saurez quelle valeur ils atteignent par leurs gestes libres, combien cela est sérieux et se déroule à une hauteur où ne s'entendent plus les mesquineries qu'on dit sur l'enfant.

Alors, vous repartirez vers les lumières entrevues. Vous saurez que, par là, il y a un chemin.

DELBASTY (Buzet-sur-Baïse).

ECOLE MODERNE ET RENDEMENT

Nous sommes sur la bonne voie

La vie s'inscrit dans la Nature présente autour de nous à chaque moment, comme elle s'inscrit dans l'Histoire des Choses et des Hommes. L'évolution d'un animal au cours des ères pour atteindre la vie et subsister est semblable à l'évolution d'un outil permettant de meilleurs rendements. Partout, dans le temps et dans l'espace, la vie domine et ses exigences sont parmi les Grandes Lois de l'Evolution des espèces et des conquêtes sociales et scientifiques des Hommes. Or, la Grande Expérience de la vie s'effectue non pas uniquement dans les laboratoires, dans les salles fermées, dans l'isolement, mais bien au contraire dans la Nature. Nous ne sommes pas les seuls à penser que ce gigantesque laboratoire que constitue la Nature nous est largement ouvert et qu'il s'agit d'y pénétrer hardiment. En lisant « Notre Été », ouvrage soviétique de Elena Ouspenskaïa, j'y trouve une page splendide qui corrobore ce que nous affirmons par tous les moyens depuis trente ans. Nous assistons à une discussion entre deux savants soviétiques, tous deux biologistes : le Professeur Lopatine et le Professeur Charov. Ce dernier se confie avec ses étudiants dans son laboratoire tandis que l'autre entraîne ses élèves au milieu de la nature pleine d'éléments et de promesses scientifiques. Écoutons le Professeur Lopatine :

« Le pays a besoin de savants novateurs et Choumski forme des manipulateurs de laboratoire. Lui, ça l'arrange d'avoir des subalternes qui obéissent sans réfléchir. Toi, non, mais tu commences à l'imiter, par paresse, par suffisance. Tu le dis : je me fais vieux, je suis célèbre, je peux me reposer. Non, mille fois non ! Tu me reproches d'imposer aux étudiants l'étude des sujets combinés. Je reconnais que c'est une tâche complexe, mais cela forme les savants et c'est utile. Mes étudiants s'occupent des grenouilles depuis plus d'une année, je recueillerai leur documentation, je la publierai, et tu verras que ce sera un travail de valeur... Tu ris de mes expériences... Et toi, tu ferais bien d'y penser...

— Je ne peux pas courir deux lièvres à la fois.

— Personne ne te le demande. Tu travailles toujours isolément. C'est inadmissible !

Nous avons des naturalistes qui circulent dans les bois sur la pointe des pieds et observent la vie. Ils regardent s'ébattre les oiseaux. Et nous apprenons aux jeunes à en faire autant : postés dans une hutte en branches, ils doivent compter les arrivées des parents au nid, les refrains débités par le pinson.. Réfléchir, ce n'est pas obligatoire. L'essentiel, c'est de ne pas intervenir...

Nous avons des morphologistes qui connaissent le moindre vaisseau sanguin et sont capables de dessiner le système digestif de n'importe quel reptile. Quant à l'influence que les modifications du climat et des conditions de vie exercent sur la circulation du sang, cela ne les regarde pas. Toi aussi tu pêches par ce côté. Personne ne connaît les rongeurs mieux que toi. Tu les étudies depuis quarante ans. Où ça ? Au laboratoire, loin de la nature. Dans quel but tu les étudies ? Quelles tâches se posent devant toi ?... A franchement parler, tu n'as qu'une tâche qui est très nette : détruire les rongeurs nuisibles, multiplier ceux qui sont utiles... Ce n'est pas en te confinant au laboratoire que tu l'en tireras. Toi, tu traverses les bois sur la pointe des pieds. Moi, je tiens à marcher en maître. Ici, je casserai une branche morte, là je planterai un arbre, ailleurs je peuplerai de poissons un étang, j'élèverai des castors. J'exterminerai des chenilles.

— *Le bon Dieu en personne, railla Charov.*

— *Mieux que cela ! Un savant. Un biologiste. La biologie, c'est la science de la vie. Un grand mot qui implique de grands droits. Nous avons des pouvoirs étendus, mais nous ne ferons rien isolément... Or, toi et tes amis, vous avez morcelé ce mot en plusieurs fractions : naturaliste, morphologiste, systématicien, zoogéographe, endocrinologue, écologue... Et chacun de vous suit son sentier, rétréci à dessein et comme séparé des autres par des murailles de pierre... Toi, tu as un cabinet avec murs épais, aux fenêtres pas très grandes ; tandis que mon laboratoire à moi, ce sont tous les centres d'élevage et sovkhos d'animaux à fourrure de l'Union Soviétique...*

Par delà les continents, nos idées se rejoignent. Il en est là-bas qui pensent comme nous, que les murs de nos classes sont encore trop épais et les fenêtres trop étroites. Nous devons donc encore lutter pour que cette parcelle de vie qui entre puisse au moins constituer le levain des Ecoles de l'Avenir. »

HENRI GUILLARD.

N.B. — *Notre Eté*, par Elena Ouspenskaïa. Editions en langue étrangère. - Moscou.

La supériorité de l'Ecole Moderne

Cette supériorité est aujourd'hui inscrite dans les faits, résultats de trente ans d'expériences dans des milliers d'écoles. Nul ne la conteste. Tout au plus ose-t-on certaines objections qui visent moins nos techniques elles-mêmes que l'opportunité de leur introduction dans nos classes : « Elles ne sont pas possibles dans les classes surchargées », nous dit-on. Comme si d'autres méthodes y étaient possibles. Elles demandent trop de travail au maître. Mais comme le travail est plus intéressant la fatigue est moindre. Il y faudrait une meilleure préparation des éducateurs... C'est pourquoi nous organisons des stages et demandons la transformation de l'Ecole Freinet en séminaire de l'Ecole Moderne... Et il y a, objecte-t-on, surtout les examens.

Voici justement une réponse... chiffrée.

(L'auteur n'ayant pas signé l'article qui a été séparé de la lettre d'accompagnement, nous ne pouvons donner la signature. Nous demandons à l'auteur de nous envoyer un mot que nous publierons).

A PROPOS DU RENDEMENT

Si les examens ne sont pas une mesure valable du rendement scolaire, ils existent, et la réussite de nos écoliers reste pour les familles, et souvent pour l'administration, la seule « jauge » de l'efficacité du maître. A l'intention des hésitants, voici quelques chiffres officiels qui prouvent largement que l'emploi des méthodes modernes n'est pas inconciliable avec le succès au C.E.P.E.

A la dernière conférence pédagogique M. l'I.P. de S. a établi les statistiques suivantes portant sur tous les enfants nés en 1942 et ayant reçu l'enseignement dans sa circonscription. Pour les écoles à 2 classes :

51 % ont obtenu le CEPE.

15 % sont entrés en sixième ou cinquième.

34 % ont quitté l'école sans diplôme (avec une « instruction insuffisante »).

Or dans cette circonscription à laquelle j'appartiens, les imprimeurs sont très rares (trois à ma connaissance).

J'ai donc établi mes propres statistiques. Sur les 7 enfants nés en 42 et qui ont « subi », toute leur scolarité, le texte libre, l'imprimerie..., 2 sont entrés en 6^{me} (30 %) et les 5 autres ont eu leur CEPE (70 %). « J'avais, cette année-là, une promotion exceptionnelle ! » ai-je pensé. Alors, j'ai repris mes registres, et j'ai totalisé pour mes 12 ans de carrière, et d'Ecole Moderne. Voici mes statistiques :

77 % ont eu le CEPE.

16 % sont entrés en sixième.

7 % de « déchets » (dont 3,5 % d'échecs au CEPE, donc d'un niveau très approchant).

Ouf ! Je peux respirer. Si les écoles à 2 classes de la circonscription de S... n'ont pas de brillants résultats aux examens, ce n'est pas par la faute des techniques Freinet.

J'ai commencé ma treizième année dans un groupe à 5 classes, et j'y ai hérité d'un CE2 particulièrement lamentable quoique ses 33 éléments aient ignoré jusqu'à mon arrivée l'expression libre et l'imprimerie. 3 enfants seulement ont l'âge normal, 13 ont un an de retard, 11 ont deux ans de retard, 3 ont trois ans de retard et 3 ont 4 ans de retard (âge réel et non pas âge mental, ce qui serait souvent pire !). Mais, à la décharge de mes prédécesseurs, il faut dire qu'ils ont eu des classes surchargées, et composées d'un très fort pourcentage d'instables (un Foyer voisin est recruté par les Tribunaux). Mais il est regrettable de constater que l'Administration semble beaucoup moins soucieuse que nous, du rendement scolaire !

LES ÉCOLES MODERNES A L'HONNEUR

A l'occasion de Carnaval, il a été organisé, à Albi, un concours interdépartemental de dessins d'enfants. Le résultat de ce concours a été connu vendredi, et je ne résiste pas au plaisir de te le faire connaître, car c'est un vrai triomphe pour les écoles qui pratiquent les techniques. Vois donc le palmarès.

PREMIER PRIX PAR ÉCOLE : Ecole de Saint-Baudile ;

PREMIER PRIX INDIVIDUEL : Rémy Arnaud, 5 ans, de Saint-Baudile ;

DEUXIÈME PRIX : Breugues, Ecole des Costes-Cozon ;

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRIX EX-ÆQUO : Ecole de Saint-Baudile et d'Aussillon (Henriette Galibert) ; HUITIÈME PRIX : Centre médico-pédagogique de Mimizan ;

Enfin, DIXIÈME PRIX : encore une CEL, Ecole de Cambon, Rodez.

Il y avait des envois de quatre départements, et les envois étaient très relevés. Voilà donc encore des preuves sur la valeur du dessin libre, s'il en était encore besoin.

TAURINES (Tarn).

En marge de l'article de FREINET :

VERS UNE MÉTHODE NATURELLE DE CALCUL

(« Educateur » n° 2 - 1956)

A l'occasion du 10^{ème} anniversaire de la mort de Paul Langevin, Jacques Nicolle écrit ces quelques lignes remarquables :

« ...Je voudrais vous raconter l'histoire du verre d'eau. Après avoir converti d'expressions algébriques tous les tableaux d'un amphithéâtre, un théoricien se tourna vers le public, satisfait de sa démonstration. M. LAN-GEVIN fut le seul auditeur à ne pas être d'accord et s'écria : « Je ne suis « qu'un modeste physicien, mais je « ne puis admettre, comme il semble « résulter de vos calculs, qu'un li-« quide en équilibre dans un vase se « mette tout à coup, de sa propre ini-« tiative, à quitter son récipient ». Le théoricien confus regarda ses calculs,

s'excusa et dit : « Vous avez raison. J'avais fait une erreur de signe ».

« La grande leçon que Paul LAN-GEVIN nous a toujours donnée, aussi bien dans son laboratoire que dans la vie, c'est qu'il fallait garder une liaison permanente avec les choses et avec les hommes ». ("L'HUMANITÉ" 18-12-56).

Il ne suffit pas de faire de telles constatations et de les répéter ; il faut chercher avec FREINET, en « liaison permanente avec les choses et avec les hommes », en liaison avec les enfants, comment ne pas les dévier de leur besoin et de leur intérêt à calculer sans jamais quitter des yeux la réalité.

R. L.

DÉFENSE DU STYLO-BILLE

Je surveillais l'épreuve de C.R. de lecture au concours d'entrée en Sixième.

Au premier rang, une petite candidate soigneuse et appliquée, avait rédigé au brouillon un excellent devoir. Elle prit alors la feuille de copie officielle, sortit de son plumier un porte-plume muni d'une belle plume neuve et se mit en devoir de recopier son travail. Je m'avisais alors de ce que le brouillon avait été écrit au stylo-bille, d'une écriture bien formée et régulière. Les premières lignes du CR déjà recopiées étaient d'une écriture plus difficile, moins nette et il y avait déjà un beau pâté. L'enfant peinait alors, lentement, mais sans que le résultat fut meilleur qu'au brouillon. Je me penchai vers elle et lui dis :

— Pourquoi n'utilises-tu plus ton stylo-bille ?

— C'est détendu, Monsieur.

— Détendu ? Par qui ?

— Par la Maîtresse.

— Mais moi, je ne te le défends pas. Pourquoi écrire avec ce vieil outil quand tu réussis si bien avec ton moderne stylo-bille ?

Je n'ai pas pu la décider. Dommage !

Cette maîtresse qui interdit si bien le stylo-bille n'utilise-t-elle pas chaque jour quelque conquête nouvelle de la technique : automobile, électricité, T.S.F. Que ne se transporte-t-elle en charrette à ânes ? Pourquoi ne s'éclaire-t-elle pas à la bougie ?

Ce maître qui maintient immuables encriers et porte-plumes, qui croit en la vertu des pleins et des déliés, ne sait-il pas qu'il existe des machines à écrire dont les caractères presque parfaits laissent loin toute écriture manuscrite ? Et oh ! ironie n'est-ce pas le même maître qui fulmine, en ses leçons de sciences, contre la routine des parents de ses élèves qui ne se décident pas assez vite à remplacer l'araire par la brabant, la faux

par la moissonneuse-batteuse, l'attelage des bœufs par le tracteur...

Le stylo à bille est pourtant partout. Qui maintenant, autre que les écoliers et leurs maîtres, écrit encore avec une plume à bec ? L'industrie en abandonne progressivement la fabrication. Le stylo à réservoir d'encre lui-même tend à disparaître. Mais l'école routinière et conservatrice veut garder intactes les traditions de belle et élégante calligraphie, « un art de l'écriture » ! Combien de temps lui faudra-t-il pour adopter les techniques contemporaines ? T.S.F., Télévision, Cinéma, Projection fixe, photographie, disques, imprimerie etc... n'entrent que maintenant et si timidement dans nos écoles.

Pauvre vieille plume d'acier, tu as pourtant bien fini ton temps. Tables tachées de noir ou de violet qu'on devait si souvent repeindre au triste noir et mains tachées aussi chaque soir, ainsi que le tablier, désespoir des mamans, pâtés majestueux sur la page qu'on soignait tant, et le modèle impossible, trop parfait dont les pleins et les déliés découragent, la langue tirée et ces sacrés becs qui empêchent la plume de remonter, qui accrochent le papier et pfult ! projettent un beau semis de taches décroissantes, et cet œil crevé qu'on regarde atterré et dont on se souvient toute sa carrière...

Oh ! toi, mon cher stylo à bille ! Tu as bien quelques petits défauts aussi ; mais quel progrès quand même. Il le faut bien sans doute pour expliquer ton succès.

Depuis huit ans, dans nos deux classes, celle de ma femme (C.P. et C.E.) et la mienne (C.M. et F.E.) il n'est plus entré une seule plume d'acier et on n'a plus d'encre. Il est probable qu'aucun de nos élèves ne sait écrire à la plume : qu'ils ignorent tous les pleins et les déliés, comme d'ailleurs tous

les anciens élèves et même les parents qui ont TOUS, SI VITE, adopté le stylo à bille.

Le dessus de nos tables reste clair et net quatre ou cinq ans. Nos mains, nos tabliers sont toujours sans taches. Et nous avons même de très beaux cahiers, à l'écriture simple, bien formée, souvent élégante, une bonne écriture de stylo à bille, adaptée aux nécessités de l'époque.

Sans doute, il nous a fallu tâtonner un peu pour trouver la technique d'utilisation propre à ce nouvel outil. De nombreux essais nous ont appris :

— que les meilleurs stylo-bille pour nos élèves sont les moins chers (15 fr.) et qu'ils durent de un à deux mois suivant l'usage et le soin qu'on en prend (ce qui est nettement plus économique que les plumes). Nous n'avons eu de déboires qu'avec les stylo-bille de marque à réclame tapageuse, que je ne citerai pas.

— que le stylo-bille ne coule que si l'élève le suce, le met dans sa poche, ou quelquefois lorsqu'il fait très chaud (juillet).

— que le stylo-bille doit rester le plus souvent horizontal lorsqu'on ne l'utilise pas, posé sur la table, placé dans le plumier.

— qu'on doit replacer le capuchon après usage (mais ne devait-on pas essuyer la plume d'acier, ne pas la laisser tomber sur les becs, la transporter dans un plumier?)

Ces quelques précautions qui deviennent vite habituelles suffisent à en faire un outil presque parfait pour une classe.

Autre avantage incontestable : il est bien adapté à l'apprentissage de l'écriture par les tout petits (la plume à bec l'était si peu qu'on utilisait dans les maternelles le pinceau, dans les C.P. le crayon, le crayon d'ardoise, la craie).

La tenue du stylo-bille est un peu différente de celle du porte-plume : on le tient moins penché (évitiez cependant que l'enfant le tienne perpendiculaire à la feuille). Comme sur la plume, il ne faut pas appuyer. Enfin, il ne permet qu'une écriture épurée, simplifiée, sans fioritures ni enjolivure, exactement l'écriture dont nos élèves auront plus tard besoin, rapide et efficiente.

Plumes d'acier et encre ont vécu comme ont vécu plumes d'oie et parchemin. Pourquoi s'entêter à vouloir faire survivre un passé condamné ?

Et les leçons magistrales et saliveuses du haut de la chaire élevée, les belles leçons tirées à quatre épingles mais si vaines, les nombreux, volumineux et poussiéreux manuels, les fastidieux exercices de grammaire et ces faux problèmes, pratiques de toutes nos actuelles et effarantes « arithmétiques », robinets fantasmagoriques coulant en des réservoirs percés, rubans vendus au millimètre, et pliages, découpages, copies sans fin, bâchettes, compositions, notes et classements sévères des bambins de six à sept ans, punitions de toutes sortes : piquets, lignes, verbes... et autres survivances d'une pédagogie dépassée !

De l'air, de l'air, du nouveau, du frais, du neuf, du moderne, de l'actuel !

Que nos élèves nous quittant soient prêts pour vivre leur siècle !

Que l'entrée dans nos classes du modeste stylo-bille soit le signal de la reconsidération de nos techniques de travail scolaire, de la modernisation de nos méthodes, et de notre acheminement vers une éducation plus libérale.

P. BROSSARD,
Saint-Roman-de-Bellet.

LA SANTÉ

Les radiations dangereuses sont un sujet de brûlante actualité, pourrait-on dire. Les dangers de l'expérimentation de bombes H ne doivent cependant pas faire oublier les risques que font courir les examens radiologiques trop fréquents.

Ce sont les spécialistes qui les premiers jettent l'alarme, et conseillent la prudence.

DU DANGER DES EXAMENS RADIOLOGIQUES SYSTÉMATIQUES

Les rayons X agissent sur les tissus vivants qu'ils traversent en leur abandonnant une partie de l'énergie qu'ils transportent et en provoquant ainsi des perturbations cellulaires.

Deux éventualités se présentent :

1°) Irradiation d'une partie du corps à dose faible. La restauration est spontanée.

2°) Irradiation des cellules sexuelles. Aucune restauration. Chaque irradiation crée une radiolésion latente. Ces radiolésions s'accumulent et font encourir le risque de voir apparaître dans la descendance des « mutations » ou variations brusques, soit incompatibles avec la vie, soit potentielles et aboutissant alors à des dégénérescences chez les descendants.

Les rayons X sont administrés systématiquement aux écoliers pour le diagnostic de la tuberculose pulmonaire. Or :

1°) Les appareillages utilisés actuellement font que les cellules sexuelles des écoliers et des écolières sont comprises dans le cône des rayonnements X.

2°) La quantité de rayonnement est notable (1,8 roentgens).

3°) La radiophotographie ou photographie de l'image radioscopique est presque aussi dangereuse que la radioscopie.

4°) Seule la radiographie est nettement moins dangereuse et beaucoup plus précise, mais les appareils de radiographie ne font pas partie des équipements mobiles de radio systématique.

5°) La radioscopie et la radiophotographie ne permettent de distinguer les images qu'à partir de 4 mm et 3,2 mm (0,25 mm pour la radiographie). Ces images correspondent à des lésions tuberculeuses déjà avancées ; à ce stade, bien d'autres symptômes permettent de déceler une tuberculose pulmonaire sans examen radio.

6°) L'image thoracique obtenue par radioscopie ou radiophotographie ne prouve pas obligatoirement une tuberculose.

7°) Les examens radiologiques systématiques sont une obligation sans sanction. Une fillette de Champeaux (Seine-et-Marne) dont la tuberculose avancée avait été prouvée par une scopie est restée dans son école (obligation scolaire), ses parents refusant de s'en séparer.

8°) Une scopie douteuse donne lieu presque immédiatement à une radiographie. Or, comme dans toute autre maladie, un premier diagnostic (qui n'est pas obligatoirement celui de la tuberculose) devrait donner lieu seulement à une observation clinique.

9°) Si l'examen clinique systématique souhaité à la place de l'examen radiologique systématique révèle un cas douteux, le médecin scolaire devrait se contenter de signaler le cas au médecin de famille qui connaît mieux l'état sanitaire de la famille et des ascendants du sujet.

10°) Il est absolument immoral d'irradier ainsi des millions d'enfants (dont les tuberculeux pour lesquels l'irradiation est encore plus nocive) sous le prétexte de diagnostiquer quelques milliers de cas de tuberculose pulmonaire qui peut être décelée par un examen clinique sérieux.

11°) La folie atomique des gouvernants fait que le taux d'irradiation artificielle augmente sans cesse. La gravité de ce fait nous oblige à une défense stricte contre toutes les causes d'irradiation.

Toutes ces observations (sauf la 7°) s'appliquent aux maîtres d'écoles, également soumis à l'obligation des examens radiologiques systématiques, et dont les plus jeunes ont déjà été irradiés depuis dix ans comme élèves.

C'est pourquoi je vous propose de mettre en discussion puis au point au sein de la Commission de la Santé de l'Ecole Moderne le vœu suivant à faire adopter par vos organismes syndicaux et à transmettre aux Autorités (I.A. et Directions départementales de la Santé scolaire) :

« Les Instituteurs de..... réunis le..... sont persuadés de la fragilité des méthodes actuelles du dépistage de la tuberculose pulmonaire et de la malfaisance certaine des examens radiologiques systématiques.

« ILS DEMANDENT :

« 1°) Que les écoliers et les maîtres soient soumis uniquement à un examen clinique sérieux ;

« 2°) Que les écoliers et les maîtres reconnus par le médecin scolaire comme douteux du point de vue pulmonaire soient soumis à l'observation clinique ;

« 3°) Qu'après cette période d'observation, seuls les écoliers et les maîtres dont l'état pulmonaire reste douteux soient sollicités de subir une radiographie.

« 4°) Que les dossiers sanitaires ascendants-enfants soient consultés s'ils existent chez le médecin de famille ou au dispensaire. »

La grande organisation des « Compagnons de la Santé » va mettre cette question à l'étude dans ses 438 groupes de base.

J. PIGNERO.

REFERENCES : a) Articles du Dr Pierre Pizon, radiologue, expert près les Tribunaux : 1) La protection en radiologie médicale, « La Presse Médicale » du 4-5-57 (120, boulevard Saint-Germain, Paris 6^{me}) ; 2) Les risques universels suscités par les explosions atomiques, « La Presse Médicale » des 10 et 13-7-57.

b) Note de la Société de médecine militaire française, parue dans « La Presse Médicale » du 22-6-57, p. 1175 : « ...Les 4/5^{mes} des dépistés le sont au cours des contrôles individuels d'aptitudes diverses, ce qui réduit à peu de choses les scopies de masse et a rendu non indispensable la radiophotographie ».

BIBLIOTHÈQUE DE TRAVAIL

Ce qu'on en dit...

Ce qu'on en pense...

Nous avons ouvert une brèche, et, selon les principes de notre pédagogie, nous fonçons pour l'élargir, pour faire ensuite céder la ligne de front et faire progresser nos techniques.

Vous devez participer activement à cette chasse aux abonnés qui peut asseoir définitivement, dès cette année même, et notre trésorerie ébranlée l'an dernier par l'affaire Rossignol, et notre influence pédagogique.

Voici quelques échos de cette campagne (nous rappelons pour mémoire le succès de Delbasty, Pons, la Gironde, la Seine-Maritime et Yvonne Martinot).

Voici la lettre de notre ami Ansart, de Sin-le-Noble (Nord) :

Une bonne nouvelle qui vient t'apporter un peu de réconfort et un témoignage d'affection dans la période pénible que tu vis en ce moment.

1) Mes deux classes de Sixième de Cours Complémentaire demandent 45 abonnements A LA BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL.

2) M. Streinger, Inspecteur départemental de l'Enseignement Primaire de Douai, envoie la note suivante à tous les maîtres de sa circonscription :

« NOTE DE SERVICE N° 9 DU 18 JANVIER 1958 - CERCLE D'ETUDES PEDAGOGIQUES DE DOUAI.

« Je signale que la prochaine réunion du cercle aura lieu le jeudi 23 janvier, à 14 h. 45, à l'Ecole Normale d'Instituteurs, sous ma présidence.

« AU PROGRAMME : L'apprentissage de LA LECTURE PAR LE TEXTE LIBRE.

« Démonstration par Mme Ansart, institutrice à Sin-le-Noble.

« Je pense que les responsables des Cours Préparatoires ne voudront pas perdre une occasion de se documenter et assisteront NOMBREUX à cette démonstration qui ne manquera pas d'intéresser les maîtres des autres cours.

« BIBLIOTHEQUE DE TRAVAIL :

« J'attire votre attention sur l'intérêt qu'il y aurait à faire figurer dans les bibliothèques de classes, les fascicules « Bibliothèque de Travail » édités par le Groupe de l'Ecole Moderne Française (Freinet). Ce sont de petits ouvrages faits pour les enfants, qui leur apportent sous une forme condensée des documents de premier ordre et leur donnent le goût de la lecture ».

« Signé : A. STREINGER. »

Nous laissons à ton jugement le soin d'apprécier notre activité en faveur de l'Ecole Moderne Française par reconnaissance pour l'œuvre éducative immense réalisée par son promoteur.

Nous serions heureux si notre initiative bien modeste était suivie par de nombreux camarades, car les productions de l'Ecole Moderne Française connaîtraient une telle vogue que les problèmes matériels deviendraient MINEURS et

te libérerait de ces soucis au profit de la recherche des problèmes de plus en plus nombreux de l'éducation **DES PETITS ENFANTS DE NOTRE PAYS.**
ANSART et Madame.

De FRANCILLON, secrétaire départemental de l'OCCE, 78, rue des Hautes-Granges, Blois :

Je viens de lire l'appel du dernier « Educateur ». Je pense qu'il y a un fort courant d'opinion — du moins dans le milieu où j'enseigne — contre les « Comics » et que la BT sous sa forme nouvelle est bien la documentation de choix qui intéresse l'enfant et la famille, qu'il faut que les BT percent : une place se libère sur le marché et il faut faire connaître leur existence.

J'ai lancé ce mois un appel dans le bulletin de liaison des Coopératives du L-et-C. Je pense que tous mes collègues responsables d'un département pourraient lancer le même appel et en majorité le feraient si on le leur demandait.

Je pense enfoncer le clou à nouveau dans le bulletin de fin février en parlant des nouvelles BT parues et des envois groupés. Genre dépôt-vente.

Quelles en sont les modalités exactes. Peut-être même je pourrais agraffer à ce numéro un dépliant donnant la liste des BT — s'il n'y a pas inconvénient à la faire — et si la CEL peut m'en fournir 215 (nombre des Coop. du L-et-C. touchées par notre bulletin).

De SENCE, Estourmel (Nord) :

J'ai vu mon Inspecteur ce matin. Je n'ai pu le voir avant, il était très pris par des histoires de santé-famille.

Et voici ce qu'il me propose. Tous les mois environ, il fait paraître une note de service dans laquelle, entre autres rubriques, il recommande des livres ou des revues qu'il a reçus.

Dans la prochaine, il insistera pour que les maîtres aient tous, la collection de BT dans la biblio de classe ; et demandera à la voir lors de ses visites. Je suis sûr que l'argument portera.

De PASSIEN, à Bort (Corrèze) :

Il me sera agréable de recruter au moins 5 abonnements, car je trouve que cette revue est une véritable réussite qui fait hautement honneur à l'Ecole Moderne. La joie que les enfants éprouvent à la lire et à la consulter est très significative.

Un autre camarade délégué départemental nous écrit :

A la demande de notre camarade Guillard, le Directeur de l'EN garçons et la Directrice de l'EN filles, acceptent des conférences aux élèves-maîtres.

Les camarades Donnadiou et Berger, stagiaires de Beaumont font connaître autour d'eux et nos Techniques et nos BT. Le Bureau parisien se rendra à Beaumont pour une causerie.

Nous vous demandons à tous de vous mobiliser pour le succès de nos BT.

* * *

Nous mettons en fabrication des reliures mobiles, couverture simili cuir pour 10 BT qu'on pourra lire comme dans un album ou enlever provisoirement pour le travail des élèves.

Ce sera la forme nouvelle des Albums BT.

Ces reliures seront aussi vendues séparément pour le classement des BT.

CE QU'ON PENSE DE NOS BT

« M. Chastel, Maître de Conférences à la Faculté des Sciences de Bordeaux, très intéressé par le N° 382 de la revue « Bibliothèque de Travail », et par son enquête sur Irène Joliot-Curie, serait très heureux s'il vous était possible d'envoyer quelques exemplaires au Laboratoire de Physique Nucléaire et Théorique de la Faculté des Sciences de Bordeaux ».

* * *

De M. DEBELMAS, Professeur à la Faculté des Sciences de Grenoble (Laboratoire de Géologie) :

« J'ai bien reçu le paquet de fascicules didactiques concernant la géologie que vous avez eu l'amabilité de me faire envoyer et je vous en remercie très sincèrement. Ces brochures sont extrêmement bien faites : j'ignorais que vous eussiez un instrument de travail aussi intéressant ».

* * *

Notre camarade Roger Pécheyrand (Lot) auteur des livres « Bêtes mes amies » et « Mes amis des bois et des rivières », dont nous avons donné compte rendu et que nous recommandons à nouveau à nos lecteurs, nous écrit :

« Je vous envoie ci-joint votre action et je vous en fais cadeau. Je voudrais que 200 collègues en fassent autant, ce qui vous libérerait peut-être d'un souci, fut-il mince ».

Merci à Pécheyrand. Mais les actions ne nous gênent pas, puisqu'on n'en réclame jamais le paiement. Il faut d'ailleurs que les camarades gardent une partie au moins de leurs actions, sinon notre entreprise cesserait d'être coopérative.

L'ECOLE FREINET DEVRA-T-ELLE FERMER SES PORTES ?

Dans notre dernier numéro, nous avons expliqué à nos lecteurs pourquoi l'Ecole Freinet ne pouvait pas continuer à jouer son rôle avec des instituteurs nommés au barème et plus soucieux de leur entrée dans le département que des Techniques Freinet.

Depuis le départ, le 1^{er} janvier, du ménage nommé en octobre, nous fonctionnons à nouveau dans des conditions difficiles, avec des suppléants de passage. Nos charges actuelles, nos soucis de tous ordres — et la panne Rossignol nous en apporte sa part — ne nous permettent pas de tenir longtemps encore, pour un travail d'ailleurs sans efficacité ni signification.

Encore une fois, nous avons demandé à nos nombreux amis qui, en France et à travers le monde, apprécient et estiment nos efforts, d'intervenir auprès du Ministère français pour que soit publié sans retard le statut des Ecoles Expérimentales et que l'Ecole Freinet soit une de ces écoles.

Nous demandons en même temps que l'Ecole Freinet soit désormais non seulement une école expérimentale, mais aussi un séminaire de la Pédagogie Freinet.

Que tous nos amis agissent dans ce sens, soit directement auprès du Ministre de l'Education Nationale, soit par l'intermédiaire d'hommes politiques et de parlementaires.

Des appels peuvent être envoyés sur demande.

C. F.

Le Congrès de Fano, du mouvement italien de l'Ecole Moderne

Les 1^{er}, 2, 3 novembre a eu lieu en Italie, à Fano, le 6^{me} Congrès du Mouvement Cooperazione Educativa ; branche italienne de la FIMEM (Fédération Internationale des Mouvements de l'Ecole Moderne).

Ce congrès se subdivisait en deux parties, d'une part un congrès destiné à organiser statutairement le Mouvement, puis une Rencontre Nationale.

A) LE CONGRES

Nous laisserons volontairement de côté le Congrès très administratif qui s'est employé surtout à définir ce qu'était le Mouvement et à bâtir un statut sur la base d'un projet ébauché lors d'une rencontre à Florence en avril dernier. Maintenant la CTS (Coopérative Tipografia a Scuola) est dissoute et il reste un mouvement essentiellement pédagogique, semble-t-il, mouvement coopératif de recherche pédagogique. Pour y adhérer, une cotisation est prévue et un travail coopératif est demandé, l'exclusion pour non-conformité aux buts et à l'esprit du mouvement est prévue. Donc, nos amis italiens se trouvent maintenant en possession d'un mouvement fortement charpenté, nanti de statuts et englobant des maîtres de tous les ordres d'enseignement puisqu'au comité directeur, nous trouvons, aux côtés de professeurs d'Université comme De Bartholomeis, Borghi, des professeurs du secondaire, secondaire supérieur Nora Giacobini, secondaire moyen Gianna Bonis, des inspecteurs Picot, et des maîtres d'enseignement primaire Ciari Bruno et Amnerys Bellucci. Il y en a d'autres, mais ne sachant pas à quel ordre d'enseignement ils appartiennent, il m'est impossible de les citer.

Le président en est toujours Giuseppe Tamagnini, le conseil-directeur est constitué par Ciari Bruno, Maria Corda, Evangelisti, Giacobini Nora, Laporta Raffaele. Le choix fut guidé par des impératifs d'ordre géographique fort importants dans un pays si étendu qu'il faut deux jours pour le traverser.

On remarque aussi un équilibre entre le primaire et le secondaire : 3 secondaires et 2 primaires.

B) LA RENCONTRE

Passons maintenant aux travaux de la Rencontre. Des étrangers étaient présents, le professeur Giraud, inspecteur de l'Enseignement technique de Lyon, et Madame Volkov, au nom de la section anglaise de la N.E.F. Puis diverses personnalités officielles des syndicats et des centres de documentation pédagogique, des professeurs ont envoyé leur adhésion à la rencontre : Codignola, Calogero, d'Alessandro, Pace, Stramiello, un député : Capalozza.

Tamagnini ouvre les travaux en résumant les travaux du Congrès et en expliquant

la nécessité où on était de redéfinir le MCE qui s'était trouvé dissous par la force des choses, lorsqu'on avait dissout la CTS, les règlements qui président à sa renaissance ont essayé de traduire un état de fait. Le péril était double : d'une part, codifier de telle manière qu'on tuait le mouvement et qu'on se trouvait en possession d'un statut parfait ou bien mettre en premier plan des exigences qui n'étaient pas essentielles au Mouvement. Le critère qui a permis d'éviter ce double danger est le suivant : « la fonctionnalité des instruments que nous élaborions » et c'est ce même critère qui permettra de juger le travail réalisé. En d'autres termes, les statuts élaborés peuvent être révisés.

La maturité du mouvement commande maintenant que l'on s'attaque à la diffusion des techniques mais cette diffusion pose le problème de la transaction, c'est-à-dire du passage de l'école traditionnelle à l'école telle que nous la concevons, c'est-à-dire l'école comme l'exigent la pédagogie, la sociologie, la psychologie et la société contemporaine. Il est évident que personne n'a encore réalisé cette école idéale telle que nous la concevons, mais cela suppose de la part de chacun une certaine adhérence à la réalité telle qu'elle est pour pouvoir en exploiter toutes les possibilités et un engagement pour rendre la réalité telle qu'elle devrait être. Le passage de l'école traditionnelle en école moderne se pose en termes d'expérimentation et de recherche, les sous-problèmes ne sont pas à leur place à MCE, c'est pourquoi l'un des thèmes de la rencontre est la recherche, l'autre thème étant « les techniques Freinet et la communauté scolaire ».

Passons maintenant au travail des commissions.

Les commissions avaient pris les deux thèmes : la recherche et la communauté scolaire :

I. — LA RECHERCHE

1) Les conclusions de l'école primaire sur la recherche :

En ce qui concerne la recherche, les primaires se sont réunis autour de Bruno Ciari, la base de la discussion étant l'expérience de Ciari. La première partie est constituée par des considérations théoriques sur la distinction entre l'intérêt vrai et l'intérêt occasionnel et sa liaison avec les besoins. Après avoir décidé que l'intérêt vrai en théorie est toujours l'émanation d'un besoin, on finit par conclure que si les enfants désirent intensément étudier une chose donnée, si on ne rencontre pas de fatigue, on peut en conclure qu'il s'agit d'un véritable intérêt.

L'intérêt étant, qui doit conduire la recherche ? Evidemment, les enfants les plus enthousiastes. Si l'intérêt naît dans toute la classe, elle doit se diviser en groupes ; mais le groupe de recherche ne doit pas être trop nombreux. Le premier temps consiste dans une description du projet de recherche, puis il s'agit d'explorer, d'observer, d'interviewer. Cette recherche demande l'emploi de connaissances instrumentales comme lire, écrire, compter, elle se déroule sur le plan historique, géographique, scientifique et social. Et elle demande des séances de contrôle et de mise au point au cours desquelles on reverra les hypothèses initiales. Il y a un danger cependant, c'est que les enfants croient pouvoir résoudre des problèmes extrêmement complexes grâce à des expériences très simples (recherche sur les fusées, par exemple), le péril n'existe que si la recherche est mal posée. Il est bon que l'enfant sache qu'il y a des problèmes qu'il ne peut résoudre et que cela ne lui soit pas une mortification, mais un appel pour conquérir des connaissances plus étendues. Car l'école comme nous l'entendons, n'est pas une école de facilité, mais une école de sérieux et de travail.

Le troisième temps de la recherche est l'élaboration du matériel et la conférence faite aux camarades. On discute, on critique et on apprend, elle peut être orale mais peut donner lieu à des projections fixes ou mobiles ou une exposition de documents.

Pour cela il faut que l'enfant ait une documentation pédagogiquement valable, c'est alors que se fait sentir la nécessité d'un fichier qui n'est pas seulement un recueil d'articles mais un complexe de documents englobant des films, des livres, des illustrations et des collections.

2) Les conclusions de l'école secondaire sur ce thème :

Sur le thème, Lydia Tornatore a réuni les collègues du secondaire. Le premier problème que l'on rencontre, c'est celui qui consiste à favoriser chez les élèves une tournure d'esprit favorable à la recherche et la tâche du maître consistera à aider cette éclosion. En considérant une phase plus mûre de recherche en acte on s'aperçoit que le processus diffère très peu de celui qui existe à l'école primaire. Dans un premier temps, le travail se déroule sans un plan de travail précis, mais peu à peu l'exigence d'un plan de travail se fait sentir, et aussi la nécessité d'un travail adapté et d'une bibliothèque de travail. Puis on passe à l'étude du milieu en prenant pour base de discussion un rapport de Maria Corda, et on s'est aperçu de l'intérêt que pouvait avoir surtout pour un Istituto Magistrale, c'est-à-dire une école normale, une étude du milieu, de ses besoins et de sa structure et à quel niveau d'organisation il fallait arriver. Malgré le manque de temps qui a gêné les interventions en les rendant un peu trop générales, on a conclu à la valeur de la recherche comme moyen pédagogique et on a discuté des rapports qu'elle pouvait avoir avec les programmes scolaires sans toutefois qu'on puisse en tirer des conclusions valables.

Les discussions continueront pendant l'année et on se propose de mener, au moyen de la recherche, une expérience d'histoire avec l'utilisation d'une épreuve de rendement relative à la période qui s'étend de la révolution américaine aux événements de 1848, que Gianna Bonis a essayé de mettre au point.

3) L'école moyenne inférieure :

C'est Gianna Bonis qui réunit sur le thème de la recherche comme moyen pédagogique les collègues de l'école moyenne inférieure. Tout d'abord la réunion voulait simplement permettre des échanges de vue et permettre des prises de contact. Les expériences discutées démontrent qu'il est possible de continuer à ce niveau d'enseignement le texte libre, le travail de recherches individuelles ou par groupes. Ces formes d'activité ne peuvent être introduites de l'extérieur mais doivent être motivées par le travail même des enfants.

Les deux problèmes plus directement envisagés furent la pédagogie de l'italien et celle du latin.

Pour la pédagogie de l'italien, les problèmes diffèrent peu de ceux que nous nous posons : le texte libre ne fait-il pas tort aux résultats en rédaction, car les programmes réclament des rédactions. Mais il y a des moyens de tourner la difficulté, l'élève ne peut avoir la même attitude mentale devant la rédaction lorsqu'il a fait du texte libre et les monographies ne peuvent que favoriser les résultats en rédaction.

Pédagogie du latin maintenant. Les conclusions vont dans le sens d'une simplification dans l'enseignement de la grammaire latine pour la réduire aux règles qui sont vraiment fonctionnelles ; il faut partir du texte pour découvrir la règle sans que la préoccupation de systématisation prévale sur l'apport culturel et transforme la lecture des textes en feu d'artifices d'exercices grammaticaux.

On s'est aperçu aussi qu'on devait donner en lecture des textes qui soient adaptés à leur expérience et à leurs intérêts et aussi à leurs forces, d'où devant la quantité limitée de matériel adapté pour les lectures latines des enfants, la nécessité de créer des bibliothèques de travail. D'une manière très occasionnelle, on a effleuré le problème de la

correspondance interscolaire, le contrôle du rendement, la collaboration entre les maîtres. La discussion continuera au cours de l'année.

II. — LES TECHNIQUES FREINET ET LA COMMUNAUTÉ SCOLAIRE

Sur la base du rapport de Visalberghi, traduit dans « L'Éducateur » N° 11, 6 groupes se sont formés, étudiant chacun un des aspects du problème :

a) Valeur communautaire des Techniques Freinet. Un extrait des conclusions : « C'est une opinion commune que d'autres techniques en voie d'expérimentation ou encore non expérimentées puissent avoir une valeur communautaire. Toutefois dans la situation actuelle de l'école italienne, étant données les conditions sociales dans lesquelles nous opérons, pour un maître moyen, les techniques qui ont pour origine Freinet nous semblent encore les plus conseillées surtout pour les premières classes ».

b) Valeur communautaire du journal scolaire dans l'école secondaire supérieure. Cette commission était composée d'étudiants qui ont apporté leur expérience. La base de discussion était formée par des numéros de journaux imprimés dans des écoles normales et des lycées (pour le lycée, il faut se rappeler qu'il fait suite à l'école moyenne, donc il groupe des élèves plus âgés que dans nos lycées). S'il s'agit d'un journal d'école, il est évident qu'il intéresse très peu d'étudiants, mais à cet inconvénient on pallie par le journal de section imprimé manuellement. Cette formule crée effectivement un milieu coopérateur et c'est l'un des éléments les plus actifs pour la création d'une communauté fervente où les jeunes apprennent à vivre et à coopérer démocratiquement. Il faut aussi qu'un professeur prenne et soutienne le journal devant les autorités administratives. La commission a décidé de continuer l'étude de ces problèmes avec l'appui et la collaboration de M. Giraud.

c) L'équipe des maîtres au niveau secondaire.

Si on reconnaît la nécessité de penser le problème des professeurs comme une équipe, des expériences dans ce sens n'existent pas encore. Toutefois on arrive à une collaboration avec des professeurs n'ayant pas un enseignement strictement intellectuel, par exemple le dessin, la musique. La question qui se pose est de savoir autour de quelles activités concrètes et de quelles techniques on peut organiser un travail qui exige une collaboration entre les professeurs. Le drame est que dans la structure actuelle de l'école secondaire, le maître qui pratique des méthodes actives, emmène tous les autres dans son sillage, par exemple si le professeur de pédagogie travaillant par groupes de recherche demande à son collègue d'histoire de fournir quelques renseignements sur une période donnée, le professeur d'histoire ne pourra le faire sous forme de leçon magistrale et se trouve impliqué bon gré mal gré dans une activité de recherche et de discussion qu'il ne désirait pas (ce qui peut amener des drames).

Actuellement, ce qu'on peut faire, c'est d'obtenir la collaboration des maîtres des matières considérées comme subsidiaires, des réunions entre les professeurs d'un cours ou d'une classe, une collaboration pour la bibliothèque d'élèves et la coordination à travers les programmes.

Des possibilités plus étendues pourraient être constituées : liaison entre les professeurs à travers les rapports avec les familles, la participation des professeurs à l'activité coopérative des élèves, la formation d'un dossier psychologique, et une concentration du travail des maîtres sur un travail qui parte des intérêts concrets et spontanés des élèves coordinateurs naturels et irremplaçables des attitudes des professeurs.

d) De l'organisation de la classe à l'organisation de l'école comme communauté de travail ; rapports entre le maître et le directeur.

On a constaté que :

— bien des directeurs ne font rien pour favoriser et encourager l'implantation de nouvelles techniques, quand ils n'y font pas obstacle ;

— le village est encore le moyen idéal pour résoudre la question.

Puis on a situé les questions en vue d'une étude ultérieure, tout en ne se cachant pas que le problème est infiniment complexe et demande beaucoup de tact et de fermeté. Un appel sera lancé à tous les collègues directeurs qui sympathisent au mouvement afin de lancer un travail d'étude et d'échanges sur ce problème.

e) De la communauté classe aux communautés nationales et supranationales.

Dans la construction de la communauté classe on trouve des difficultés, les unes inhérentes à la personnalité même du maître, les autres à l'atmosphère familiale, sociale, aux préjugés raciaux, politiques et religieux. Que peut-on faire pour les vaincre ?

La première, c'est la formation humaine du maître qui doit apprendre à surmonter certaines fermetures injustifiées. D'autre part, favoriser tout ce qui peut permettre une meilleure connaissance des autres d'où ouvrir la classe en se servant de toutes les techniques possibles : correspondance internationale, échanges culturels, recherche scientifique, étude du milieu sous l'aspect social.

f) Activités de jouissance.

Les activités de jouissances ne peuvent pas se dissocier des activités dites de travail. Mais elles doivent libérer et compenser beaucoup de frustrations dont l'école traditionnelle est prodigue, mais qui n'existent pas dans l'école nouvelle. Donc, dans l'école nouvelle, toute activité de travail peut être aussi activité de jouissance, l'expression naturelle et libre dans la communauté, le jeu pour le jeu, voilà des activités de jouissance et la nature fera le reste.

g) Réponse de Visalberghi.

Visalberghi redéfinit l'esprit de communauté d'un point de vue éducatif :

— qu'on donne la meilleure occasion à l'individu pour exprimer le meilleur de lui-même ;

— la confiance qui suppose l'intégration pleine et entière d'une satisfaction personnelle et du service social ;

— avec la conscience qu'il faut créer une continuité progressive d'activités et de solutions.

C) LES REACTIONS AU CONGRES

— Tamagnini commence à tirer les conclusions et faire une critique du Congrès.

— Au point de vue organisation, l'horaire a été mal respecté.

— Au point de vue travail : le travail fait est excellent, des perspectives de travail sont tracées, mais des points ont été négligés, cependant il sera temps de les étudier l'année prochaine ou l'année d'après.

— Un référendum a été fait parmi les membres du Congrès. En général, l'impression est bonne, l'utilité du Congrès reconnue, la nécessité de réunir les secondaires et les primaires ensemble également en vue d'établir des échanges humains ou pédagogiques.

Donc, en définitive, un bon Congrès de travail, si on pense que tout ce travail a été fait en deux jours.

I. BELLINA.

Retour de Chine Populaire

(Voir L'Éducateur n° 3 et n° 6).

ÉCOLES PRIMAIRES

Dans toutes les écoles visitées, le souci de l'hygiène est total. Ou bien il y a une très grande cour, ou plusieurs cours assez vastes.

L'hiver est à peine terminé. Mais dans les classes, comme dans les bureaux où nous discutons, un sérieux courant d'air est établi entre les fenêtres ou leurs vasistas et la porte, ce qui attire la critique de l'un des nôtres, qui en est vivement contrarié. La jeune directrice (28 ans) qui dirige cette école (35 classes plus 10 classes maternelles) répond négligemment : « Nous y sommes tous habitués ».

L'emploi du temps prévoit seulement quatre cours le matin, durant chacun trois quarts d'heure et suivis d'une récréation de 10 minutes. Après le deuxième cours, la récréation est plus longue et une collation de prix très modique est servie.

Le manque de locaux n'empêche pas de prévoir des salles spéciales pour le travail manuel, le modelage et les expériences scientifiques, jugées indispensables. Les élèves se livrent aussi à des explorations et à des enquêtes. Certains viennent de visiter une machine à imprimer. Le profit n'en est pas seulement scientifique. Au cours de ces recherches, le simple contact avec des ouvriers, artisans ou paysans a une portée sociale du fait qu'ils sont vivement attachés à leurs réalisations, comme nous avons pu le constater.

À l'École Expérimentale numéro 1 de Pékin, où j'ai pu me rendre seul au cours de notre dernière après-midi de présence en Chine, il est prévu 45 minutes de travail manuel par semaine de la première à la sixième année (7 à 13 ans, puisque l'école primaire commence à 7 ans), auxquelles il faut ajouter les nombreuses activités des clubs.

Ici, le matériel didactique est abondant, pour concrétiser les connaissances théoriques. Mais chaque élève manie un matériel pendant que le maître fait la démonstration avec le même en plus grand.

* * *

ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE

La langue chinoise pose des problèmes particuliers, et une étude spéciale serait nécessaire pour en comprendre toute la complexité.

Disons seulement que pour des enfants comprenant la langue la plus répandue, devenue officielle, il faut sept années pour apprendre à connaître seulement le minimum de 2.000 caractères. La méthode naturelle que nous utilisons est impossible en ce sens que les enfants ne peuvent pas découvrir par eux-mêmes un système quelconque leur permettant de prononcer des caractères encore inconnus.

Là où les enfants ne parlent pas la langue officielle, il faut l'étudier tout en apprenant à lire des caractères qui, dans le meilleur des cas, sont cependant connus de leurs

parents (...si ceux-ci savent lire !). Car il est des Chinois qui ne se comprennent pas par la parole et qui se comprennent parfaitement par l'écriture.

Les autorités chinoises ont fort bien compris la primauté du langage parlé. Ils savent qu'il faut d'abord répandre la langue avant d'imposer un alphabet phonétique, comme l'a fait le Vietnam. A Shanghai, déjà, les enfants parlent le chinois officiel partout où ils se trouvent, sauf dans leur famille.

Mais pour enseigner la prononciation officielle à ceux qui ne la connaissent pas, on utilise l'alphabet, qui est déjà diffusé à cet effet dans une brochure tirée à un grand nombre d'exemplaires.

C'est dire qu'il ne peut être question d'utiliser l'imprimerie à l'école, et que l'adaptation que nos camarades tunisiens ont effectuée est impossible en Chine.

Cela n'empêche pas que l'École Expérimentale pratique la correspondance non seulement interscolaire, mais encore avec des organismes non-scolaires, comme les entreprises. Avant la libération totale de la Métropole, des élèves correspondaient déjà avec des groupes de soldats.

La correspondance interscolaire consiste en l'échange de documents les plus divers : travaux, expériences, etc... C'est là un travail collectif. Il y manque donc, de notre point de vue, la correspondance individuelle et le journal scolaire tiré au limographe.

Comme les correspondances se font bien avant que l'apprentissage de la lecture soit terminé, elles en constituent une motivation. Ajoutons à cela l'usage de la bibliothèque. Celle de l'École de Shanghai dont j'ai parlé compte 9.000 volumes. Les livres sont bien illustrés et bien imprimés. A Pékin, j'ai appris qu'en première et deuxième années, on a expérimenté les caisses-bibliothèques circulantes, et les élèves lisent dans leur classe. Le contenu en est renouvelé quand cela devient nécessaire. Ainsi, dès les premières années de lecture, la bibliothèque existe !

ORGANISATION ET CONTROLE DU TRAVAIL

Les plans de travail sont établis sans la participation active des élèves, mais en tenant constamment compte des réactions de l'ensemble de chaque classe, et des nécessités offertes par la vie. Les réunions de professeurs permettent tous les aménagements possibles dans les écoles de ville. L'enseignement y est spécialisé dès les premières années, chaque maître ne s'occupant que de deux classes successives en deux ou trois matières.

Le contrôle du travail est hebdomadaire, comme à l'aide de nos graphiques. On ne peut le comparer à la notation traditionnelle de chez nous, car le premier souci de tous les maîtres est qu'AUCUN élève ne reste à la traîne. Il est très rare qu'un enfant ne puisse passer dans la classe suivante, par exemple pour raisons de santé. L'enfant retardé est aidé par un ou plusieurs camarades et par son maître. Si un groupe important ne pouvait suivre convenablement, il y aurait lieu d'incriminer les programmes, les méthodes ou les conditions de travail.

Chaque trimestre, on distribue des diplômes. Lorsque j'ai critiqué l'esprit de concurrence, la directrice m'a fait remarquer que l'on ne récompense pas celui qui a la meilleure moyenne, mais que les diplômes sont attribués par spécialités, pour récompenser les meilleurs chanteurs, danseurs, calculateurs, etc... ce qui permet de les comparer plutôt à nos brevets.

* * *

DISCIPLINE ET INITIATIVE

Nous sommes dans la grande cour de l'école visitée à Shanghai. Quelques enfants portent un brassard. Ce sont les responsables de l'ordre pour la semaine. L'un d'eux se

trouve au passage séparant la cour de l'école primaire de celle de la maternelle. Il ramène gentiment les petits qui s'aventurent du côté des grands.

Il y a aussi des services de classe. Ainsi, dans l'une d'elles, deux élèves sont chargés de la propreté, mais pour une journée seulement.

Ce principe du roulement est appliqué au maximum, et souvent en groupant deux responsables pour le même service. Ainsi on peut associer un bon responsable à un camarade moins initié. Et puis, il faut que celui qui organise et dirige aujourd'hui sache tenir compte les autres jours des observations qu'on peut lui faire. Comme pour l'étude, on s'efforce de diminuer la distance entre les « bons » et les « mauvais », et je me demande même si ces mots viennent jamais à la bouche puisqu'il s'agit toujours d'aider les moins bons et de voir de près pourquoi ils n'ont pas pleinement réussi.

Pendant certains cours, l'organisation de l'enseignement et le manque de matériel adapté à ce but ne permettent pas de laisser une grande part d'initiative aux élèves. Il en est ainsi en lecture, écriture ou calcul.

En revanche, dans les autres, elle est encouragée. C'est ainsi qu'à côté du dessin traditionnel, on laisse aux enfants la faculté de dessiner ce qui leur plaît, à l'école et dans les maisons de pionniers. S'il s'agit de papier découpé, le modèle n'est donné que pour enseigner la technique du maniement des ciseaux, et les enfants peuvent modifier à leur guise, et créer des dessins nouveaux.

Mais c'est surtout au sein du club que l'initiative est très développée, et la discipline la plus naturelle.

Dans les écoles comprenant respectivement 35 et 17 classes primaires, comme celles que j'ai citées, on assiste malgré tout à un vrai miracle : l'inexistence de la « fosse aux ours », et la libre activité des clubs où les enfants viennent librement se livrer au travail de leur choix.

C'est bien en commun cette fois que le Plan de Travail est établi pour la semaine. Après quoi les enfants se réunissent aussi souvent qu'ils le veulent sans le professeur, de façon à réaliser ce qu'ils ont projeté. Pendant les vacances, les clubs peuvent continuer leur activité et disposer du matériel de l'école.

A l'Ecole Expérimentale de Pékin, il existe des clubs d'expérimentation, de couture (il y a une machine), de danse, de dessin, de travaux manuels, de théâtre, de chant en chœur, de musique folklorique (surtout la flûte), etc... Dès la troisième année, les élèves ont le droit de choisir un club.

Je crois qu'il y a là une magnifique porte d'entrée pour nos techniques, dont la valeur pédagogique ne manquerait pas d'apparaître, surtout pour la correspondance individuelle, le journal scolaire au limographe, et la peinture libre avec des poudres de couleurs semblables aux nôtres.

* * *

LES PIONNIERS

L'organisation des pionniers est l'aboutissement de toutes les tendances les plus audacieuses en fait de pédagogie, sur la base du travail utile en liaison avec la société, dans un esprit d'initiative et de discipline.

Les groupes naissent souvent dans les écoles, comme celui de la rue Lao Houou-Toung, que nous avons rencontré par bribes au cours de notre dégringolade sur la colline du Palais d'Été, en passant par intermittence dans l'ombre des souterrains.

La première bande découverte était absolument sans surveillance. La fraternisation

a été immédiate entre les grands enfants Longs-Nez, et les petits adultes Nez-Plats, âgés d'environ 9 ans.

Au bas de la côte, nous avons retrouvé toute la meute, y compris les institutrices. Nous étions attendus ! Grâce à mon ami Honfan, je me suis entretenu avec l'une d'elles.

Les pionniers ont accès à la Maison de la Culture et même, comme à Shanghai, ils disposent du Palais des Pionniers. Les autres enfants aussi d'ailleurs. Et le mot PALAIS n'est pas trop fort. Là, dans des salles multiples, les clubs peuvent se livrer à leurs activités favorites : salles presque luxueuses et très bien aménagées.

Autre exemple de la liberté dont jouissent les pionniers : il en est qui n'apportent pas leur foulard à l'école. « Ils les ont sans doute oubliés », dit la Directrice d'un air indifférent.

Les plus grands nous ont prouvé leur grande maturité. Ainsi, le jour de la manifestation en l'honneur de Voroehilov, nous n'avions pas pu éviter tous les encombrements, et nous nous étions heurtés à une colonne d'ouvriers. Des enfants, qui nous avaient remarqués, accoururent en foule de plus en plus enthousiaste. Les premiers risquaient à chaque instant, sous la poussée des autres, de passer sous les roues de notre car, qui ne pouvait stationner sous peine d'être bloqué pour longtemps.

Un policier arriva et s'arc-bouta contre le car qui s'avancait lentement. Presque aussitôt, venus on ne sait d'où arrivèrent des pionniers, qui firent leur possible pour repousser les enfants et leur faire sentir le danger.

C'est là que réside la véritable discipline des pionniers chinois, comme leur fierté. J'ai personnellement horreur de tout cérémonial, de toute parade. Pourtant, il suffit de regarder défiler un groupe de pionniers, en bon ordre ou au pas, pour qu'ils tournent la tête avec un sourire épanoui.

* * *

QUELQUES REMARQUES PSYCHOLOGIQUES

Le fait que même dans des classes de 30 élèves et des écoles à classes nombreuses on s'intéresse particulièrement aux élèves les moins avancés implique déjà une conception fort juste de la psychologie.

Qu'il s'agisse du travail en classe ou à la maison, il est tenu compte des multiples conditions de travail de l'élève : logement, famille, éloignement de la maison, santé, etc... Ceci rappelle l'exclamation de Makarenko à l'adresse des pédagogues officiels de l'époque venus le visiter : « Quand donc comprendront-ils qu'il n'y a que des cas particuliers ! »

Les éducateurs chinois ne sentent donc pas seulement la nécessité de l'entraide et du groupement dans les « clubs ». Ils savent aussi que dans de nombreux cas, il faut savoir individualiser l'enseignement. Même s'ils ignorent encore le calcul vivant (que nous pratiquons nous-mêmes encore si peu !), nos fichiers auto-correctifs leur seraient actuellement d'un grand secours.

D'autres remarques psychologiques sont certainement venues à l'esprit de mes lecteurs au cours des chapitres précédents.

Ajoutons enfin qu'il n'existe qu'un seul terme pour désigner à la fois la conduite et la faculté d'acquisition. Cela ressemble tout à fait à la lutte menée par Freinet contre le

cloisonnement factice entre les compartiments « sensibilité », « imagination », et « mémoire » considérée uniquement comme une mécanique de rappel de ce qui a été sois-disant acquis.

* * *

ECOLE ET SOCIETE

Les relations étroites entre l'école et la famille, entre l'école et la société compensent dans une mesure importante l'emploi de méthodes traditionnelles dans certains cours.

Si la motivation directe n'existe pas toujours, dans des classes d'ailleurs chargées, il est une motivation indirecte dont il faut parler. En effet, les enfants étudient en fonction de besoins populaires vivaces, avec des buts précis dont ils entendent parler partout où leurs pas les conduisent. Ils vivent dans une atmosphère d'étude faite en fonction de l'amélioration de la vie. Etudier, c'est travailler à la fois pour son bien-être et sa culture.

Les travaux des clubs, la participation aux œuvres sociales avec les parents ou les moniteurs maintiennent les enfants dans le bain. L'École n'est pas un refuge isolé : l'enfant comprend bien vite qu'il fait comme les grands, et que l'étude est nécessaire pour tout le monde.

Non seulement le professeur responsable d'une classe est en relations suivies avec les familles, mais il est des réunions qui rassemblent à la fois le responsable du quartier, l'inspecteur et les professeurs. Leurs rôles sont identiques. Leur action ne diffère que parce qu'ils vivent dans un milieu différent. Il s'agit d'examiner les meilleures conditions de travail des enfants dans des cas donnés, et d'étudier les améliorations possibles.

Mais oui le camarade inspecteur est aidant, lui aussi. Et dès qu'une expérience intéressante est réalisée dans l'école, le Directeur la lui communique. Rapidement, le rapport « monte » jusqu'au sommet. Et l'école expérimentale va sans doute s'en saisir pour en déterminer la valeur d'application généralisée.

Dans cette école, il existe un professeur de pédagogie. Son but n'est donc pas seulement d'expliquer aux normaliens ce qu'ils voient faire aux maîtres au cours de leur deuxième année, et de les aider à enseigner tout au long de la troisième année. Le professeur de pédagogie dirige aussi l'expérimentation des procédés nouveaux.

Enfin, les enfants ne sont pas seulement en contacts répétés avec la vie sociale par l'école, les clubs, les pionniers et maisons de culture. Ils se retrouvent au Nouvel An pour une fête commune avec leurs parents, et ils ont aussi leur propre Fête des Enfants, aussi nationale que le 1^{er} mai ou le 1^{er} octobre.

En ce jour du 1^{er} juin, c'est vraiment la grande réjouissance pour tous les succès obtenus dans les cours, les clubs, les groupes de pionniers et ailleurs.

La place me manque pour parler de l'enfant dans la rue, et de l'enfant au théâtre, où des pièces lui sont réservées, y compris dans le genre opéra ! Je parlerai plus longuement de la vie de l'enfant chinois dans une brochure où les membres de la délégation raconteront ce qu'ils ont rencontré de plus caractéristique.

Je dirai seulement que la rue elle-même est une ambiance favorable. Ainsi, un matin, au beau milieu des massifs d'une avenue, un ouvrier pose la musette, « tombe » la veste et fait sa gymnastique matinale. Les passants ne semblent pas le remarquer. Les

seuls gens à s'en étonner sont les Français qui assistent à la scène d'une fenêtre du restaurant de leur hôtel.

Sur le quai d'une gare, je goûte à des fruits nommés li-chens. J'ai un geste pour jeter la coquille à terre. Un coup de coude amical me réveille. J'ai compris. Un enfant n'aurait même pas pensé à faire cela.

Ainsi, où qu'il se trouve, l'enfant de la Chine nouvelle est réellement dans une ambiance favorable, et il est l'objet d'une sollicitude constante. A la campagne, les coopératives agricoles réalisent les mêmes œuvres que les entreprises industrielles. Partout s'y ajoutent l'Etat, les communes, les syndicats.

* * *

Encore l'Education ne limite-t-elle pas son action aux enfants. Elle s'adresse par exemple aux adultes dans les établissements et expositions pour le contrôle des naissances. Elle influence le public, par des panneaux placés dans les lieux les plus fréquentés, quand il s'agit d'une action à mener en commun, comme la lutte contre les parasites. L'ingénieur est un éducateur pour l'ouvrier, et le docteur un éducateur pour le malade. Dans le train, la radio conseille la sieste après le repas, et le respect de la sieste par ceux qui ne la font pas.

Toute la vie chinoise est imprégnée de pédagogie.

* * *

Au cours du voyage qui nous ramenait en France, nous nous trouvions à Omsk, à l'aéroport.

Un enfant passa la barrière et courut auprès d'un avion en manœuvre. La mère l'empoigna et lui administra des fessées à répétition.

Je me rappelai la question de Freinet, la réponse donnée par la Présidente des Relations Culturelles lors de notre première réunion de Pékin, et je ne retrouvai dans ma mémoire aucune scène de brusquerie vis-à-vis d'un enfant.

Nous en avions pourtant vu des quantités !

Vraiment, nous n'étions plus en Chine.

R. L.

DOCUMENTATION : Article de R.L. : « L'Enseignement Primaire en Chine populaire ». Dans la revue PARIS-PEKIN d'octobre 1957 (et non septembre comme il a été annoncé par erreur). Abt 1 an 250 F - 28, rue M. le Prince, Paris 6^{me}. C.C.P. Paris 9455-10.

NOTES DE R.L. : EDUCATION ET ENSEIGNEMENT DANS LA REPUBLIQUE CHINOISE - QUESTIONS SOCIALES - LA VIE DES COOPERATIVES (de toutes sortes) - ARTS ET LOISIRS. Chaque titre peut être envoyé en communication dans une enveloppe format fiche (13 1/2 x 21) à votre adresse, affranchie à 35 F.

A paraître : Une brochure écrite par les membres de la délégation. R.L. y parlera des « ENFANTS DE CHINE ». (Leur vie, l'opéra pour enfants, etc...).

PEDAGOGIE INTERNATIONALE

URSS

H. VRILLON

ORIGINALITÉ DE L'ÉCOLE SOVIÉTIQUE

La Russie Soviétique a fait pour son école une place de choix dans la nation, et par des retouches successives, elle lui a créé une figure originale. Dans le dernier article, j'avais dressé un tableau succinct de sa structure, maintenant je vais essayer d'en dégager ses caractéristiques essentielles.

REPARTITION DES DIVERS ENSEIGNEMENTS

L'enseignement didactique se fait surtout le matin de 8 heures à 13 heures avec des variantes suivant les âges. Ce temps est diminué pour les plus jeunes. Les récréations comme nous les comprenons en France n'existent pas. Au changement de cours, les enfants ont quelques minutes de répit dans un large couloir palier donnant à chaque étage accès aux classes correspondantes. A la fin des cours, tous les enfants quittent l'école pour aller déjeuner : le repas de midi n'est pas très copieux en Russie et se prend vers 14 heures. Les demi-pensionnaires sont rares, sauf pour les jardins d'enfants.

Pas de jeudi libre, la classe a lieu 6 matins de suite. Par contre, l'emploi de tous les après-midi est très libre. Au début de l'année scolaire, les enfants se font inscrire dans un ou plusieurs clubs de la maison des pionniers qui englobe : beaux-arts, travail manuel, jeux. Même les jeux sont organisés avec méthode et le club de jeux et jouets mériterait tout un développement, car nous n'avons pas de chose comparable en France.

Pour chacune de ces activités, il y a un horaire hebdomadaire déterminé et un professeur répartit les élèves par groupes de même niveau dans les diverses spécialités. Un matériel approprié est à sa disposition avec atelier, moteurs, machines et instruments variés.

UNITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

L'unité de formation est assurée sur une large échelle par l'école de 10 ans (7 à 17 ans) obligatoire où les cours de littérature, mathématiques, physique, chimie, histoire naturelle, géographie, sont communs. Les options jouent surtout pour les langues, ce qui évite une spécialisation trop hâtive.

POLYTECHNISATION

Les dirigeants ont même voulu renforcer l'unité de formation en appliquant « la polytechnisation de l'enseignement » à laquelle ils attachent une grande importance. En bref, ils veulent que tout élève : garçon ou fille, qui sort de l'école de 10 ans, ait les connaissances de base suivantes : conduire un camion ou un tracteur en comprenant le fonctionnement des organes, se servir d'un

moteur électrique, cultiver des fleurs, des légumes, élever des animaux, toujours en tenant compte des données scientifiques.

De fait, j'ai vu dans toutes les écoles un chassis de camion complet, un moteur d'avion découpé, des moteurs électriques variés, des jardins, des clapiers indépendamment des cabinets de physique, chimie et histoire naturelle normalement équipés.

L'intention est très claire : on veut que les futurs travailleurs soient aptes à changer assez vite de métier si les circonstances (progrès de la technique ou calamité) l'y obligent, et je pense que nous avons là sérieuse matière à réflexion.

TRAVAIL MANUEL ET PRODUCTION

Le travail manuel est en honneur. Une école est souvent patronnée par une usine ou un kolkhos où les élèves vont travailler.

A partir de la 8^{me} (15 ans) un stage annuel de un mois de travail normal est obligatoire. Au cours de ces stages, l'élève peut déjà se faire apprécier et déterminer le métier qui peut lui convenir. Souvent il entre dans l'établissement où il a déjà travaillé, mais ce n'est pas du tout une obligation.

Ainsi les bons élèves qui veulent continuer leurs études doivent faire un stage de un à trois ans dans la production, même les futurs instituteurs.

L'usine n'est pas un arrêt dans les études. L'élève continue à suivre des cours par correspondance et il aborde l'Université avec l'expérience de la vie. S'il en est capable, des bourses suffisantes sont accordées à l'étudiant pour la poursuite de ses études aussi longtemps que cela est nécessaire.

J'ai vu de futurs étudiants travailler dans une usine.

ROLE DES PARENTS

Les parents participent à la vie de l'école. Le jour de la rentrée, j'ai vu des parents aider les maîtres dans la distribution des fournitures. Certains jouent le rôle de moniteurs dans les colonies de vacances ou au travail d'été dans le kolkhos. Au cours de réunions mensuelles, les maîtres traitent de questions générales et instruisent les jeunes parents sur leur responsabilité, la façon d'aider les enfants dans le travail scolaire, et d'une manière générale, sur l'éducation des enfants.

Le comité des parents est représenté dans chaque école par des représentants élus qui sont mis au courant de la marche de l'établissement et consultés sur les améliorations à apporter.

ROLE DU COLLECTIF

Une classe a toujours des responsables choisis par les élèves et parmi eux. Ce groupe d'élèves en dehors des tâches matérielles, aide le maître dans la discipline, il remonte les découragés et facilite le travail des retardataires. Le groupe est fier des résultats de l'ensemble de la classe ; son action tend donc vers une élévation du niveau scolaire et moral.

L'ETUDE DES LANGUES

L'ENSEIGNEMENT de la langue maternelle ne manque pas d'audace dans ce pays aux multiples dialectes et souvent accusé de tout « russifier ». Les élèves du KAZAKISTAN, par exemple, ont priorité sur les autres même avec des notes inférieures pour entrer dans les instituts de leur république. Le ministre de l'Instruction publique de ce pays qui nous a reçus est un Kazak.

LE DYNAMISME DE L'ÉCOLE SOVIÉTIQUE

Tous les grands centres ont un institut de perfectionnement où les maîtres reviennent volontairement faire un stage pour améliorer leur enseignement, tout en gardant le bénéfice de leur salaire.

L'école soviétique me paraît donner des tâches précises et limitées à son personnel. Elle ne se noie pas dans les considérations vagues. Elle est d'abord réaliste et c'est ainsi qu'elle a pu liquider l'analphabétisme.

Plus récemment l'école mixte est venue en discussion. Elle fut mise à l'essai pendant 8 ans dans les écoles pilotes ; puis elle fut adoptée.

Chaque manuel nouveau est mis en service pendant un an dans 243 écoles. Suivant les résultats obtenus, il est édité tel quel ou modifié ou rejeté.

On contrôle sans cesse le travail de l'outil et c'est une garantie de progrès. Si nous avons dans notre tradition beaucoup d'habiletés de métier surtout pour les adaptations, nous pouvons nous inspirer du dynamisme de l'école soviétique qui devant une tâche neuve se pose le problème et trouve les moyens de le résoudre.

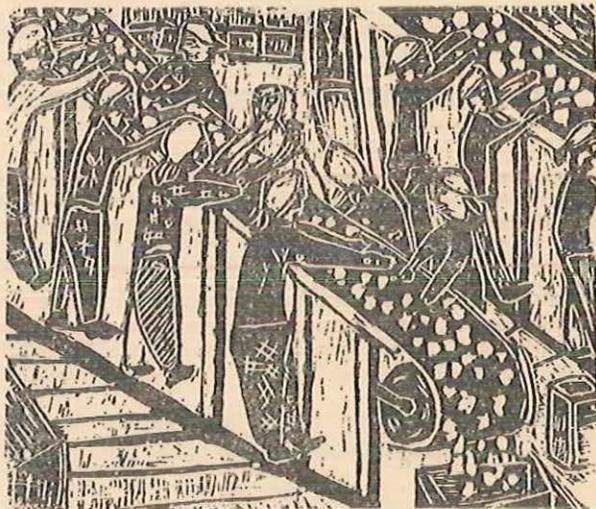
H. V.

JAPON

H. FROSSARD

La nouvelle
pédagogie japonaise

LE TEXTE
DE DESCRIPTION
DE VIE CONCRÈTE



(Le tri du minéral)

Les notes suivantes ont été rédigées d'après une abondante documentation reçue en espéranto ou en anglais des animateurs de la collection : *Les Enfants du Monde*, à Tokio.

- Correspondance de : Ito, Kurisu, Cumura, Yoshida.
- Brochure : *El La Japana Lando*.
- Revue : *La Infanoj de la Mondo*, qui publia :
 - L'École en plein air comme école de vie de Sagawa Michio ;
 - Au sujet des œuvres d'imagination de Narita Tadahisa ;

- Education par le dessin de Ota Koshi ;
- Etude sur la rédaction d'enfants par Kokubun Ichitaro.
- Journal : ASAHI du 30-7-54 :
- Les étapes de l'éducation dans la région nord du Japon.
- Etude de Narita Tadahisa :
- Education par le Texte de description de vie au Japon.
- Rapport de Kokubun Ichitaro de septembre 1957 :
- Aux amis étrangers sur le texte de description de vie.

**

Texte de description de vie concrète, qu'est-ce à dire ?

« Nous disons, en japonais : Seikacu — cuzurikata kjôiku. Seikacu : la vie, — cuzurikata : description ou rédaction, avec sens ajouté : description suivant les expériences que l'on a faites, ce que l'on a vu, entendu, etc..., — kjôiku : education.

« Cela constitue une sorte de mot composé suivant l'usage courant. Cuzurikata, c'est, au sens propre, principalement la description de la vie. Mais pour bien souligner qu'il s'agit de la vie concrète, on a commencé à ajouter en épithète le mot signifiant vie.

« Maintenant, dans les écoles, on use ordinairement du mot : sakubun. Saku = faire, — bun = phrase ou texte. Mais les adeptes de la nouvelle école japonaise préfèrent : cuzurikata, bien qu'en de nombreuses occasions ils utilisent encore le mot officiel : sakubun, pour faciliter l'introduction du mouvement même entre les instituteurs relativement conservateurs, et qu'ils nomment leur association : « Nipon Sakubun no kai » : Société japonaise pour l'éducation par le texte. Bien qu'il y ait une grande parenté, il est moins exact de parler de texte libre que de texte de description de vie concrète

**

Les textes des enfants japonais qui sont reproduits dans des livres ou dans des revues sont *des textes longs*. Il s'agit peut-être d'une exception, d'une sélection ? Non : le texte de description de vie est en effet très fréquemment long, même chez de très jeunes enfants. Cette longueur, qui nous semble d'autant plus curieuse qu'à nos yeux l'écriture japonaise est des plus difficiles, demande à être expliquée.

Deux mots, donc, ici, sur les systèmes graphiques japonais. Au temps où il n'existait pas encore d'écriture au Japon, on adopta un alphabet kani importé de la Chine. Actuellement deux systèmes graphiques en sont dérivés, qui sont parallèlement utilisés.

Dans les classes on utilise la plus simple de ces deux idéographies, celle qui est utilisée également dans le journalisme. Mais les maîtres y incorporent des signes de l'ancien système kani, cette connaissance leur semblant un trait de culture. L'emploi de ces signes complique évidemment puisque certaines lettres correspondent à deux ou trois sons. Et ce « système mixte avec kani » rend difficile la prise de notes, l'apprentissage de l'écriture, et est une entrave à l'expression de l'enfant.

Les maîtres de la nouvelle pédagogie japonaise ne font pas ce mixage, s'en tenant à l'idéographie simple, dans laquelle un son est représenté par une seule lettre. Pour eux la connaissance des vieux systèmes idéographiques n'a pas d'utilité effective dans la vie du peuple. Ce qui les intéresse, c'est la vie réelle, c'est, beaucoup plus que le culte de signes désuets, une rédaction librement écrite.

Par suite de la facilité à tracer des idéogrammes, les enfants japonais n'ont pas besoin d'orthographe, ils n'ont pas besoin d'épeler, de syllaber. On mesure ici l'énorme gain de temps.

Naturellement, le vieux système graphique ne perd pas ses droits aussi simplement. Si, dans une classe supérieure le maître n'est pas un partisan des techniques nouvelles, il porte son enseignement sur le vieux système kani. Il peut se faire aussi que l'enfant, sous l'influence du milieu familial, par exemple, cherche à se perfectionner dans la vieille idéographie...

Qu'en résulte-t-il ? Le texte immédiatement devient plus court, dans un temps fixé. La lenteur d'écriture enlève à l'idée de sa valeur, de sa spontanéité, de sa force. Le choix des mots devient moins riche.



« Notre but, dit Kokubun, est de permettre de très bonne heure à l'enfant de transcrire au son la langue telle qu'elle est parlée chaque jour. Notre devise est : « Ecrivez ainsi que vous parlez vous-même couramment ». Avec la tétée du sein maternel les enfants ont sucé l'habitude de la langue maternelle, et la possibilité de s'exprimer. Nous respectons cette capacité et la convertissons (avec le minimum de déformation) en *écriture* ».

« Au surplus, nous n'enseignons pas d'abord aux enfants les règles grammaticales ou les modèles de style, pour qu'ils puissent s'exercer ensuite à composer de courtes phrases. Mais, au contraire, dès le début nous demandons aux enfants d'écrire lisiblement, sans souci de la longueur...

« Les enfants japonais, dans la première classe d'une école élémentaire nouvelle ont ainsi coutume de rédiger déjà des textes relativement longs, dans lesquels ils décrivent leur vie, leur milieu naturel et social, leurs propres sentiments et pensées.

En travaillant avec les élèves sur ces textes, les maîtres enseignent la grammaire, l'orthographe, la syntaxe, etc..., de même qu'ils y trouvent matière à des leçons de géographie, d'histoire, d'études sociales. de morale. Tout cela lié à l'éducation même de la rédaction, du dessin, et du travail manuel.



Le texte de description de vie concrète semble avoir *une orientation sociale très nette* : scène de grève, la misère à la maison, les difficultés de l'existence, les malheurs de la guerre (« Les Enfants d'Hiroshima ») ou de l'occupation, sans tabous.

« C'est exact, écrit Kokubun, d'autant plus que vous vous basez pour émettre cette opinion sur nos livres « Pays Japonais » (9 volumes) et « Les Enfants du Monde » (15 volumes) qui se proposent justement de traiter la vie économique et sociale. Oui, certainement beaucoup de textes décrivent avec réalisme la vie, dans une sorte de « naturalisme » à l'échelle de l'enfant.

Narita Tadahisa, un des pionniers du mouvement d'éducation par les textes de description de vie, puisqu'il s'en occupa dès 1921 dans la région nord du Japon où il était répétiteur, situe, de son côté le caractère de toute l'éducation moderne japonaise :

« La véritable éducation doit être non une pure affaire intellectuelle, mais être traitée comme une affaire sociale et donnée en vue de la création d'une Société communautaire juste et heureuse. Les hommes doivent jouer un rôle correct dans la collectivité. Et en vue de cela il est nécessaire de donner aux enfants l'habitude de critiquer judicieusement les éléments de leur existence.

« L'éducation traditionnelle qui a seulement pour but d'enseigner avec habileté et science les matières figurant dans les manuels scolaires ne peut pas être une véritable éducation. Les textes des livres scolaires doivent être traités et compris en fonction de la vie de l'homme dans la Société, avec le but de lui enseigner la vie sociale. En un mot, la vie même, la réalité même doivent être les bases de la pédagogie. Nous voulons éduquer les enfants de façon à ce qu'ils

aient une riche expérience de la vie sociale. L'observation et la pensée doivent découler de la vie même et avoir pour objet les faits naturels et sociaux que les enfants rencontrent de plus en plus... »

Kokubun, précise la pensée de Narita. « Le texte ayant des qualités littéraires ne nous intéresse pas. Avant tout ce que nous incitons à écrire, c'est une description réelle de la nature, et de la Société, basée sur les expériences des enfants, une description réaliste captée pour les yeux des enfants.

« Entendons-nous bien : nous ne demandons pas aux enfants d'écrire des textes sociaux. Ils écrivent librement. Les thèmes traités ne sont donc pas toujours limités à la vie économique. Il arrive aux enfants de parler aussi, — librement, — de paysage, de phénomène naturel, de bêtes, de jeux, de réactions enfantines.

« Mais il est tout à fait normal qu'ils parlent de plus en plus de faits sociaux, puisque de plus en plus les enfants sont en contact avec des faits sociaux.

H. F.

ITALIE

I. BELLINA

LA MÉTHODE NATURELLE DANS LE MOUVEMENT EN ITALIE

(Traduit de « Scuola Italiana Moderna »)

En ouvrant le nouveau numéro de *Scuola Italiana Moderna*, revue d'un mouvement pédagogique catholique, je me suis dit : « Ça y est, on y vient ». Tout ce numéro était consacré à la méthode naturelle dans la première classe.

Le préambule est un poème de Tagore : « Il n'est pas en ton pouvoir de faire que le bouton s'ouvre. Secoue-le, force-le, tu ne réussiras pas à l'ouvrir. Celui qui épanouit la fleur opère très simplement. Il pose sur elle un regard et la lymphe de la vie envahit ses veines. À son souffle la fleur ouvre ses ailes et se berce à l'haleine de la brise ».

L'éditorial précise ce qu'est la méthode naturelle : « la préoccupation de la méthode naturelle est d'éliminer au maximum les procédés plus ou moins intellectuels pour tenter de mettre l'enfant en mesure d'approcher directement les objets de la connaissance ». Voyons un peu comment dans l'enseignement des différentes matières on applique la méthode naturelle ainsi définie.

Là commence la déception. Voyons un peu.

Les articles ont un accent de vie indéniable, on y sent les praticiens et non les théoriciens. Le premier relate l'expérience d'un instituteur de Ronchi Mario Mozza, expérience d'apprentissage de l'écriture. Illustré par des reproductions qui nous montrent les étapes par lesquelles passent les enfants. Au fond cet article ne nous apprend rien de plus que ce que nous savions, c'est-à-dire que

l'écriture se perfectionne même si on ne fait pas de modèles, que les enfants éprouvent le besoin de répéter et de perfectionner leurs acquisitions. Un exemple : l'enfant veut écrire matita. Elle écrit d'abord matta, matteta, matto, pour arriver au mot correct. Le maître attend patiemment que l'enfant finisse son expérience, par exemple un enfant écrit pendant 23 pages le même mot, ago (aiguille).

On pense « mais alors, ils sont proches de nous ? » Eh bien non. On pourrait croire que les mots que les enfants écrivent jusqu'à la satiété sont des mots qui émanent de l'expression spontanée de l'enfant, mais la réalité est tout autre. Il y a un alphabet mural ago = a, oca (oie) = o, les dessins ont une légende écrite et les enfants copient cet alphabet mural. Toutefois, après cinq mois, ils arrivent à de petites phrases de ce type : « Le soleil, aujourd'hui, je ne le vois pas » donc tout de même à une certaine expression ; il m'est difficile de savoir à quel point elle est spontanée car l'article précisait l'acquisition de l'écriture. Mais à la fin de l'article nous trouvons quelques phrases qui semblent définir la méthode naturelle. « L'unique exigence est celle de respecter l'individualité de l'enfant. Individualité qui est entendue non comme un mot mystérieux et miraculeux, mais comme l'ensemble de possibilités de moyens que l'enfant possède déjà et qu'il s'efforce de coordonner à sa volonté de grandir.

Durant cette individualité qui cherche sa voie, le maître doit se garder de croire qu'il peut substituer aux voies possibles d'un enfant donné ses voies d'adulte, celles qui lui seraient conseillées par le raisonnement théorico-scientifique.

Tous les travaux des enfants de l'école de Ronchi nous montrent que chaque individu a ses routes, comme il a son rythme, ses capacités et sa sensibilité.

L'autre article relatif à la méthode naturelle est un peu comme un journal. Il relate les premiers contacts d'un cours préparatoire avec sa maîtresse. Méthode naturelle en morale, exactement, comment parvenir à ce que les enfants sentent la nécessité de se mettre en rang. La porte est étroite et on ne peut entrer tous à la fois, du silence dans les couloirs à cause des autres classes qui travaillent. Puis méthode naturelle dans l'apprentissage de la langue par la substitution de termes de dialecte avec les mots italiens au fur et à mesure des besoins. Méthode naturelle dans l'enseignement religieux : tout étant don de Dieu, il est évident que toutes les leçons débouchent sur un point de vue religieux, et ce, sans forçage semble-t-il, tout simplement, en vertu du postulat initial : on remercie Dieu de ce qu'Il a donné.

Passons maintenant à la méthode naturelle en lecture : au départ, des jeux sensoriels qui habituent l'enfant à savoir voir et à savoir entendre, puis on présente l'alphabet mural en vrac et les enfants cherchent des mots qui commencent comme..., un troisième temps les lettres mobiles, les enfants doivent découvrir seuls les relations qui existent entre les lettres et les mots de l'alphabet, avec des jeux qui ne sont pas différents de ceux qui sont pratiqués dans des classes de chez nous. Le quatrième temps arrive, c'est le don du livre qui n'arrive que lorsque les enfants sont en mesure de le lire.

Le dessin est en relation étroite avec les sujets dont on parle à l'école, il est dessin-illustration. Quant au dessin-expression je n'en ai pas trouvé de trace.

Méthode naturelle en calcul : là, exploitation au maximum de ce que la nature et le milieu peuvent donner, les oiseaux ont deux pattes, le chien quatre, les feuilles sur les rameaux des arbres, la classe, en lecture les mots ont un certain nombre de lettres, on en retire, on en remet.

Le dernier article est un article de synthèse qui est un plaidoyer en faveur du globalisme, et une critique de l'école traditionnelle qui étouffe l'enfant, mais il se termine sur une proposition de plan de travail inspiré par Decroly et qui

au fond semble être quelque chose qui revient au traditionnel sous une autre forme

••

Je voudrais maintenant reprendre le problème. Est-ce vraiment une méthode naturelle que le mouvement Scuola applique ? Pas une fois on n'a recours à l'expression de l'enfant qui constitue cependant un élément naturel qui aide à l'acquisition des notions. Le maître est roi dans cette classe, les sujets de conversation sont choisis par le maître sur les choses qui sont proches des enfants. L'apprentissage naturel de la discipline est tout de même artificiel : qu'aurait fait la maîtresse si les enfants n'avaient pas trouvé ou avaient donné une solution autre ? Car au fond, c'est une convention qui veut que les enfants entrent en file. Quant à la religion, évidemment c'est mieux que des leçons de catéchisme.

La lecture maintenant : bien sûr, les enfants savent qu'on va à l'école pour apprendre à lire, bien sûr, les enfants désirent lire parce qu'ils voient les grands le faire, mais leur donne-t-on le sens de la lecture qui est essai de communication avec les autres par dessus la distance et le temps ? Non. Car ce sens de la lecture ne s'acquiert que par la correspondance interscolaire. On disait au départ que la méthode naturelle consistait à éliminer les procédés plus ou moins intellectualistes mais en ce qui concerne la lecture, ces procédés sont gardés : jeux de lecture, jeux sensoriels, etc... Le calcul semble être très proche de nos conceptions.

Donc, nous pouvons conclure que si le mouvement Scuola parle de méthode naturelle, il ne s'adresse pas aux mêmes réalités que nous, et au fond, il s'est arrêté à mi-chemin. On peut arriver à plus de naturel encore.

Traduction de I. BELLINA.

Le groupe de la Loire-Atlantique serait reconnaissant aux camarades éditant un beau journal scolaire de bien vouloir jusqu'à la fin de l'année scolaire lui en faire le service pour assurer le succès d'expositions de journaux scolaires.

Le 27 mars, à Nantes, à l'occasion du 6^{me} Congrès départemental des Coopératives scolaires.

Début septembre, aux stages internationaux de Zagreb et de Belgrade.

Suivant le désir des camarades les journaux prêtés seront renvoyés début octobre. Merci. Adressez-les à : GOUZIL, Château d'Aux, La Montagne (L.A.).

Correspondance interscolaire

DESSINS D'ENFANTS : échangés par une école de filles de 11 à 14 ans, qui désirent correspondre en Espéranto avec des filles de même âge. Adresse : Allami Altalanos Iskola, BUDAPEST II, Pesthidegkut, kozséghaz utca 17, Hongrie.

©©©

Vds PRESSE A VOLET 13,5x21 métal + Pol. C10 et C12 - 2 C. parisienne - 60C. Servi 1 an : 16.000 F - Limographe automatique 13,5 x 21 (al.) : 6.000 F - C. GROSJEAN, 20, rue de la Fond, Lure (Haute-Saône).

REVUE DES LIVRES

L'Education Nationale - N° du 28 novembre.

Un article de H. Wadier, I.P., « Contre l'esprit de compétition » :

« Disons-le nettement : la compétition forcée dont certaines classes sont le théâtre est contraire à la bonne morale... L'École n'a pas à fournir à la famille des raisons d'orgueil ou de honte ; elle doit viser, au-delà de la famille (et si possible avec elle) la formation de l'homme. Or, la formation de l'homme risque d'être compromise par d'abusifs classements ».

Nous rappelons que nos techniques coopératives et nos plans de travail avec graphiques sont une solution pratique et efficace du mal que signale M. Wadier.

Dans le numéro du 19 décembre, M. Louis Idray, I.P., déforme avec parti-pris ce qu'il appelle « l'exemple désormais classique de motivation ».

Il s'agit de notre Dit de Mathieu : Le soldat qui tire au flanc pour le travail de caserne et qui épluche les pommes de terre avec amour quand il se trouve chez sa fiancée. M. Idray a ajouté au thème cette corruption malsonnante : Si le soldat travaille avec ardeur chez lui c'est pour faire vite et aller ensuite au cinéma. (On pense à ceux qui sont vertueux pour aller au Paradis).

Et, ajoute-t-il : « Lorsque Paul tire au flanc à la caserne, il oublie que sa nonchalance nuit à la collectivité à laquelle il appartient et pour laquelle il travaille. Un honnête citoyen aurait puisé dans cette pensée le motif d'agir au moins consciencieusement ».

M. Idray, vous n'avez jamais épluché les patates à l'armée ; vous n'avez pas déplacé inutilement des brouettes de terre qu'il fallait ramener ensuite à leur place ! Un honnête citoyen, comme un honnête écolier, doit refuser les travaux inutiles, qui, donc, ne servent en rien la communauté.

L'École des Parents - N° de janvier.

Un très intéressant article de M. Maucio : « La formation dans la famille et à l'École des sentiments de confiance et d'échec ».

« C'est surtout durant les premières années, au moment où l'enfant forme son caractère et se développe mentalement, que cette action du milieu est importante et puissante.

« Une amélioration sensible sera obtenue le jour où le climat scolaire transformé permettra l'expression libre et l'activité personnelle de l'élève ».

©S.D.

L'Education Populaire Belge - N° du 15 janvier 1958.

La revue a fait peau neuve avec une belle couverture en couleurs et une collaboration coopérative de qualité.

Une nouvelle : *Le Moyen bouge*. Le second degré aussi, et de nombreux inspecteurs soutiennent le mouvement.

Nous aurons certainement une bonne participation belge au Congrès.

©S.D.

Nueva Educacion - Tribune des jeunes éducateurs du Pérou (N° de Novembre).

Contient un article de Enrique Gomez Espinoza, sous-directeur de l'Éducation Primaire, sur *Les Publications scolaires*.

L'auteur distingue : le périodique parlé — le périodique lu — périodique imprimé — périodique mural — la revue — l'annuaire.

L'enseignement des Sciences : Comme nous le disons d'autre part, la réussite des Spoutniks a fait toucher du doigt aux dirigeants plus peut-être qu'aux éducateurs, l'erreur d'un enseignement livresque des sciences.

Un peu partout on prône maintenant la nécessité de faire des expériences.

Les Editions Bourrellet consacrent à l'Enseignement des Sciences tout un numéro de leur cahier de Pédagogie pratique.

(Sous la direction de M. Bauduin, I.A. et M. Vernay, I.P.).

L'ouvrage s'ouvre sur une préface, que nous signerions des deux mains, de M. Bauduin. Nous en donnerons de larges extraits dans nos prochains « Educateurs Culturels ».

Mais la pratique des leçons ne correspond pas toujours, hélas ! à ces vues si justes de la préface et le verbalisme y reprend souvent ses droits.

©©©

Mais nous signalons surtout le beau « Manuel de l'UNESCO » pour l'enseignement des sciences qui donne une infinité d'expériences dont nous reparlerons aussi, car ce manuel pourrait peut-être servir de base à nos efforts.

Prix 600 F. Recommandé à nos lecteurs.

C. F.

©©©

FRANCE-U.R.S.S. (N° 14 de déc. 1957).

Dans ce numéro, Jean Champenois fait une analyse des expositions de Moscou. A propos de celle du Manège, il écrit :

« Pour parler franchement, nous en sommes sortis avec une impression encourageante, pour la première fois que nous visitons des salons annuels soviétiques. Sans doute y trouve-t-on encore des toiles de gens qui croient que le réalisme socialiste consiste à peindre et à sculpter avec de bonnes intentions et en se fiant au prestige du sujet, suffisant pour impressionner artistiquement au lieu de peindre et de sculpter avec un pinceau et des couleurs, avec du marbre et des ciseaux, et surtout... avec de l'œil et du talent. »

Suivent des remarques détaillées qui constituent une critique tout à fait objective. Réjouissons-nous : les choses prennent bonne tournure,

R. L.

Les Cahiers de l'Enfance.

Le dernier numéro des *Cahiers de l'Enfance* vient de paraître. Outre la suite des évocations poignantes d'Alexis Danan, directeur de la revue, sur « la guerre aux enfants » on y trouvera une série d'articles qui se rapportent, comme d'habitude, à tous les aspects du problème si vaste et encore si mal connu, au centre duquel évolue l'enfant.

Deux éminents spécialistes traitent des malentendus parfois si tragiques qui, à l'intérieur des familles, opposent les enfants à leurs propres parents. On se trouvera bien de connaître à cet égard les avis et les recommandations de M. Paul Diel, du Centre National de la Recherche Scientifique et de M. Georges Maucou, directeur du Centre Psycho-pédagogique Claude-Bernard.

M. Henri Agel, professeur au Lycée Voltaire, sous le titre *Le Massacre des Innocents*, dénonce avec toute une série d'effarants exemples à l'appui de sa démonstration, les dangers pour nos enfants d'une certaine industrie cinématographique, tandis que M. Emile Moussat, professeur à la Sorbonne, fait le procès de négligences maternelles qui sont à l'origine de bien des drames.

D'autres articles sont signés Henri Joubrel, Brigitte Abel, Annie Fournier, etc.

Le numéro : 160 fr, au siège de la Revue, 9, rue de Clichy, Paris, et à la Librairie Joseph-Gibert, 26, boulevard Saint-Michel, à Paris. L'abonnement : 1.500 fr. par an pour dix numéros. Les Cahiers de l'Enfance : C.C.P. 11.906.09 Paris.

©©©

Riforma della scuola (Editori Riuniti, Roma).

Excellente revue dont la partie pour ainsi dire théorique s'enrichit d'un supplément pratique : *La Didactique de la Réforme*, et même de petits fascicules documentaires, comme des

essais de BT : Les transports, G. Garibaldi, les habits, etc.

Dans le numéro de Décembre, Bruno Ciari donne un très bon article sur « L'organisation du travail en classe ». Il écrit fort pertinemment : « L'expérience prouve que le travail simultané de groupes multiples et d'élèves séparés est très possible à condition que l'activité de la classe soit organisée en conséquence. Personne ne pense que réaliser une éducation d'un type nouveau signifie abandonner les enfants à l'improvisation, à la mythique spontanéité ».

C. F.



L'Enfant dans le monde moderne.

Sous ce titre vient de naître une nouvelle collection en Italie. L'éditeur Malipiero se propose de faire œuvre de vulgarisation en faisant appel à des spécialistes et à des praticiens. On examine les réactions des enfants devant tout ce qui fait le monde moderne. Je relève dans le catalogue des livres : L'Enfant et les inventions, L'Enfant, la médecine et les médecins, L'Enfant psychologue, le Dessin des enfants, les Enfants, la radio, la télévision, etc. La collection est dirigée par Volpicelli que nous connaissons en France par un livre sur la pédagogie soviétique, entre autres.

Tous ces livres se terminent par des conclusions d'ordre pédagogique qui sont intéressantes pour les instituteurs.

Passons au compte-rendu de deux livres de cette collection, les autres viendront ensuite.

Il s'agit de « Le langage de l'enfant » et de « L'enfant et le folklore ». Ils ont quelque chose de commun, c'est le plaidoyer pour l'introduction de l'étude du dialecte dans les programmes scolaires, malgré le point de vue différent sous lequel ils étudient l'enfant.

« Le langage de l'enfant » a pour auteur Pelio Fronzaroli, spécialiste de langues sémites à l'Université de Florence. C'est un livre touffu qui essaie de faire le tour des problèmes

posés par l'acquisition du langage chez l'enfant. La documentation qui est sous-jacente à ce livre est énorme. Elle va des pédagogues espagnols, aux anglais, américains, allemands, français et italiens. C'est dire le travail qu'a accompli l'auteur avant de nous donner ce livre.

La langue utilisée est claire, pas du tout abstruse et la lecture du livre est aisée, sauf au premier chapitre où le grec et le latin rendent un passage inintelligible pour moi.

Voyons le contenu. Tout d'abord, il examine le problème de l'origine du langage, toutes les théories sont évoquées, et il conclut que la complexité des facteurs qui président à la naissance de l'extension d'une langue nous empêchent d'imaginer des solutions linéaires et cohérentes. Puis il passe à l'étude du développement génétique du langage. Il semble qu'au départ il y ait dans le langage de tous les enfants du monde une base commune et que le milieu amène l'enfant à une sélection en fonction de la langue utilisée. La compréhension du langage est d'abord multiforme, par exemple une question posée en plusieurs langues mais modulée de la même manière attire toujours la même réponse (l'exemple est de Frontali). Vers vingt mois on remarque un phénomène d'inhibition, qui est déjà un essai de sélection. L'auteur est ensuite amené à faire une distinction très importante qui, me semble-t-il, influencerait sur la conception même des tests de langage, c'est la distinction entre langue technique, langue expressive et langue littéraire. La langue littéraire est respectueuse de la tradition, elle s'écrit comme personne ne parle, la langue expressive, elle, est la langue que parle le petit enfant lorsqu'il arrive à l'école, elle peut-être un dialecte, en tous cas elle est assez pauvre, mais l'intonation supplée à la pauvreté du vocabulaire. La langue technique est celle qui est relative à un métier ou à une couche sociale. L'école a pour tâche de faire parvenir l'enfant qui au départ parle une langue expressive pauvre ou un dialecte à une langue expressive littéraire et technique. Les

moyens ? Un seul : la communication. L'auteur réprovoque les jeux de rhétorique qui permettraient par l'étude de quelques trucs la construction de textes parfaits en tous points, sauf en ce qui concernait le contenu. C'est d'ailleurs au nom de cette communication qu'il s'élève contre les fantaisies orthographiques (Le problème italien se pose d'une manière plus complexe que le problème français à cause de la présence d'accents qui agissent sur la structure même des mots : changements de voyelles, de consonnes, qui finiraient par rendre la langue inintelligible à des personnes habitant d'autres régions). Donc le premier point c'est de faire parler l'enfant et la première démarche est la composition spontanée et personnelle (le texte libre). D'autre part, le démarquage qui existe entre la compréhension des mots et leur utilisation se fait sentir dans toute la scolarité donc un mot non employé n'est pas forcément un mot non compris. Chez l'enfant la langue expressive est souvent le dialecte, donc l'enseignement doit partir du dialecte, et si l'école ne doit pas se faire la jalouse gardienne du dialecte elle ne doit pas non plus le rejeter systématiquement. Ajoutons à ceci que l'auteur étudie les relations entre l'intelligence et sa manifestation sur le plan du langage. Nous avons à peu près tout dit sur ce livre qui est une étude exhaustive des recherches psychologiques sur le langage qui se sont déroulées ces dernières années.

L'autre livre c'est « L'enfant et le folklore » de Giuseppe Maria Sciacca (Editions Giuseppe Malipiero). Là, nous nous trouvons devant l'œuvre d'un homme convaincu de la valeur du folklore. On sent dans ce livre une passion, une chaleur qui rendent sa lecture passionnante. Il est impossible de le résumer parce que trop riche. La langue est belle, très littéraire, ce qui transforme le livre d'études en une espèce de poème par endroits.

Le problème posé est celui-ci : le folklore peut-il être un élément collaborateur en éducation ? Le dialecte

qui est la langue expressive de l'enfant est-il une mauvaise habitude à effacer ou une donnée sur laquelle on peut s'appuyer pour enseigner à parler et à penser ?

Le livre se divise en deux parties : la première étudie le monde de l'enfant et tend à prouver que l'enfant est profondément accordé avec le milieu dont il est issu et qu'il transforme en champs d'expérience ; la seconde partie étudie les caractéristiques du folklore et ses rapports avec la science, l'art et l'éducation de l'homme. L'auteur insiste sur l'idée selon laquelle l'enfant qui vient en classe possède déjà un savoir, ce savoir est intuitif, l'école coupe ce processus d'acquisition, mieux, l'école traditionnelle rejette tout cela. Or, c'est dans la culture populaire faite de comptines, de nouvelles, d'un savoir fruste à base d'expériences que l'enfant a appris à parler, à marcher, à vivre, à établir des relations avec les autres, donc elle a une valeur certaine et mérite mieux que le rejet où la condamne l'école traditionnelle. Pour l'auteur l'école traditionnelle est à la base du complexe d'infériorité que ressent le paysan. Le maître doit être l'épurateur du folklore, car le folklore est l'un des moyens dont nous disposons pour la défense spirituelle de l'enfant des villes.

Voilà, il nous restera à voir quelle est l'attitude de l'enfant devant l'humour, l'école, la musique et le théâtre. Mais c'est pour une autre fois.

I. BELLINA.

A. RAVIZÉ : *Pièces pour orchestre enfantin* (Editions Bourrelier).

J'ai assisté une fois à une démonstration d'un orchestre d'école maternelle modèle. La maîtresse avait rangé tout son monde dans l'ordre d'entrée en scène : tambours, triangle, cymbales... Son mari grattait un air stupide qu'on fabrique pour les enfants avec des turlutus et chapeaux pointus. Devant, une danseuse. Tout ce monde nous donnait un con-

cert. Concert de cirque, mais de cirque manqué, mascarade stupide. A la fin, le petit anormal donnait son coup de cymbale « sans se tromper... » L'école continue à croire que « l'initiation artistique » passe par ces obligations de macaques. L'école continue à apprendre la musique par le b, a, ba sans vouloir reconnaître ce qui nous crève les yeux, que l'enfant progresse par « expérience tâtonnée » à même la matière qui lui sert d'expression, qu'on n'apprend à s'exprimer qu'en s'exprimant ; que l'expression libre est la condition première de notre équilibre.

Ce n'est pas sans ennui que je rends compte de ce livre. Qu'importe ici la notoriété et la valeur de l'auteur dont nous connaissons l'œuvre en faveur des enfants. Voici par exemple une des chansons de cet album à colorier de musique où les enfants doivent accompagner, avec des timbales, triangle, tambour et maracasses, un air joué au piano :

Le Chameau

Lent et soutenu.

Perdu dans le désert immense
L'infortuné bédouin n'irait pas loin
Si la divine Providence
N'avait allégé son fardeau
Par un cadeau

Plus lent et expressif.

Ce cadeau précieux
De la bonté des cieux
Ce précieux cadeau
C'est le chameau
Etc.

Alors je pense à Jean-Louis qui s'est assis hier matin parmi nous avec un tambour voilé entre ses genoux. Les brumes montaient au-dessus du petit bois. Il nous chantait :

Soleil, soleil,
Toi qui t'es levé ce matin
Soleil
Ne touche pas l'arbre rouge
Arrête les nuages
Je veux pas que tu touches l'automne
Soleil, etc.

Pour autant que ce livre soit en progrès sur l'indifférence et le mépris dont l'enfant était entouré hier, nous ne pouvons pas y applaudir,

il ne nous laisse que des malaises et ne nous inspire que des craintes. Il tombe grossièrement à côté.

Dans les dernières pages, nous trouvons de très utiles renseignements sur des instruments à percussion ou autres, pour les enfants.

DELBASTY.

020

Dr L. MOOR : *La pratique des tests mentaux en psychiatrie infantile* (Ed. Masson).

Ce livre est écrit dans un but essentiellement pratique. Il s'adresse aux psychiatres, aux psychologues, aux pédiatres, à tous ceux qui ont à connaître des mineurs inadaptés.

Il présente les tests les plus couramment utilisés en neuro-psychiatrie. Pour chacun d'eux, il fournit les renseignements concernant leur indication, l'âge d'administration, le mode de passation, le temps de passation et de correction et quelques références bibliographiques. Ce n'est pas un manuel d'étude, mais un simple catalogue. Mais un catalogue volumineux : la lecture révèle un nombre impressionnant de tests et l'arsenal des techniques d'investigations psychiatriques s'enfle chaque jour ! Au point d'exiger du praticien une spécialisation de plus en plus étroite à laquelle finira peut-être un jour par s'appliquer la boutade de Bernard Shaw : « Un homme qui connaît de mieux en mieux un domaine de plus en plus étroit si bien qu'il finit par tout connaître sur rien ». Conscient du danger que représente l'emploi systématique des batteries de test, l'auteur en rappelle les limites avec cette phrase du professeur Wallon : « Celui qui utilise les tests doit être incité par l'usage même qu'il en fait à ne pas confondre le sujet avec les quelques mesures qu'il a faites sur lui ». Elles ne peuvent circonscrire toute l'intelligence. La personnalité, l'intelligence, le milieu sont des réalités qui s'emboîtent les unes dans les autres et qui se débordent entre elles.

G. JAEGLY.

Gisèle PARRY : *Mon asthme et mes médecins*. Editions du Seuil.

Avec aisance littéraire, verve et quelquefois maîtrise, Gisèle Parry, sous le signe de la bonne humeur, nous conte les tragiques effets d'un asthme machiavélique. Il y faut du détachement, de l'humour qui, joints à l'audace et à l'optimisme, touchent à une manière d'héroïsme assez exceptionnel.

Cependant l'aspect médical de l'anaphylaxie est au-delà de l'ironie : l'impuissance d'une médecine outrancièrement analytique et spécialisée prouve assez que la science médicale est dans une impasse grave. Les sommités praticiennes aux grands noms n'y peuvent rien seraient-elles auréolées de gloire et de vénération en dépit d'échecs cuisants comme celui que Gisèle Parry conte avec brio et lucidité.

En ce qui concerne l'asthme, le problème semble se résoudre dans le jeu simple du fonctionnement des émonctoires et tout spécialement des reins et de l'épiderme, ce vaste poumon qui élimine et respire. Une vie naturelle, s'inscrivant dans une intelligente synthèse naturaliste, respectueuse des lois physiologiques et de l'unité organique allège considérablement les décharges allergiques et progressivement les guérit. L'expérience loyale en fait la preuve. La Faculté en renom se moque éperduement de ces guérisons anonymes... C'est évidemment fort regrettable et tant pis pour les malades !

Elise FREINET.

©©©

La chanson du Cabestan, par G. TRAVELIER. Editions Fleurus, Paris.

Les premières pages s'ouvrent sur un lexique. Cette sage précaution, nous rendant familier le langage des marins, permet à l'auteur de nous mener sans embûche de vocabulaire sur les traces de trois gentilhommes bretons poussés par le plus légitime des sentiments humanitaires et aussi, il faut le dire, possédés un brin du démon de l'aventure, dans une passionnante odyssée. L'action se situe au XVI^e siècle. Elle est contemporaine des conquistadors espagnols.

Rien n'a été omis : la vie des marins, l'attaque du pirate, la mutinerie de l'équipage, le dépaysement, l'hostilité des maîtres du pays. Mais rassurez-vous, l'intrépidité et l'ingéniosité des ingénieux Français triomphent comme en se jouant de toutes les difficultés.

Un livre qui intéressera les grands garçons, ceux bien entendu qui ne s'abreuvent point quotidiennement à la « Série Noire ».

G. JAEGLY.

©©©

Le Canal de Suez, grande œuvre française, par P. RAMMONTEL. Ed. Larousse.

L'auteur a puisé dans les archives de la Compagnie du Canal de Suez. Aussi son récit est-il marqué d'un label d'authenticité. Sous le couvert de l'anecdote, au style sobre, il nous fait revivre les péripéties les plus marquantes de cette gigantesque entreprise. Il insiste sur le rôle éminent que joua Ferdinand de Lesseps, personnage de premier plan dans cette aventure, nous dévoile (hélas, pas toutes), les intrigues que celui-ci dut déjouer. Il met en lumière son talent de diplomate et son opiniâtreté, son intégrité aussi. Un portrait si vigoureux que nous ne parvenons pas à détacher l'homme de son œuvre. Mais puisque les événements de la petite histoire s'entrebattaient un instant sur la grande histoire pourquoi ne les avoir pas poussés davantage ? Pourquoi ne pas éclairer le lecteur sur ce qui se passait alors dans les chancelleries, dans le monde des banquiers et des armateurs, Lesseps ne dépendant aucunement d'eux, la chose n'en eût été que plus aisée.

Une pointe d'amertume teintée de chauvinisme termine l'ouvrage : « La France n'est plus maîtresse du Canal ». Peut-être l'auteur eut-il pu en mentionner les responsabilités.

G. JAEGLY.

3^{me} classe, Ecole de Saint-Romain-de-Bellet, Nice, Cours préparatoire et Section enfantine, 25 élèves, demande correspondants classe analogue.

Un nouveau fichier auto-correctif

Le fichier "NOMBRES COMPLEXES"

par MARTEAU, DORLET, POISSON, SAUPÉ, FINELLE
et R. LALLEMAND

Ce fichier est en cours d'édition et nous pensons pouvoir le mettre en vente dans le courant du mois de mars. Nous préciserons en temps opportun, ici-même.

Réalisé par une équipe de camarades — coopérativement, comme d'habitude — il a été réduit à la seule résolution des opérations de nombres complexes.

Plan de ce fichier :

1. Transformations. . .	16 fiches. . .	3 tests
2. Additions	8 fiches. . .	1 test
3. Soustractions.	9 fiches. . .	1 test
4. Multiplications . . .	3 fiches. . .	1 test
5. Divisions.	6 fiches. . .	1 test

Et des tests du maître pour le contrôle des acquisitions. Tiré sur fiches grand format (12,5 × 20), il comporte 49 demandes — 49 réponses — 7 tests du maître demandes — 7 tests réponses — le mode d'emploi — le plan du fichier — des plans individuels.

Le prix de vente en est de francs : 800 (franco)

NOUS AVONS REÇU :

Ed. Spes Paris : Dr Paul Chauchard : "La Création évolutive". — Claude Gévet : "Interdit aux Nomades". Roman (L'Amitié pour le Livre). — Des Editions Fleurus : "Hommes et Cavernes" (nos ancêtres il y a 20.000 ans). — Coll. Euréka : 390 F. Documentaire bien illustré, bien présenté mais auquel, comme à tant d'autres collections qui tendent à imiter nos BT, manque l'adaptation pédagogique dont nous avons le privilège.

Coll. Joie de Connaître de Bourrellet : A. Metraux : "Les Peaux Rouges de l'Amérique du Sud" — et Roger Gessain :

"Les Esquimaux" (490 F). Excellents documentaires très bien présentés, qui complètent nos BT et ont leur place dans notre Bibliothèque du Travail.

Du même Editeur : Louis Delluc : "Des Caravelles autour du Monde". (Collection Primevère, 310 F).

Aux Editions Fleurus (Coll. Caravelles) : Remy Magnan : "Au grand pays blanc" — J. Chabar : "Le retour du serpent".

Aux Editions de Paris : Anne, Brigitte, Rosa et leur instituteur Roger Pruvost : "Le dîner de Vieulaine" (roman).

BIBLIOTHÈQUE

DE TRAVAIL

Les adultes ont besoin, pour travailler, de documents qu'ils vont puiser dans les bibliothèques.

Le travail libre dans les classes crée le même besoin chez l'enfant.

C'est pour répondre à cette nécessité qu'a été créée la collection « **Bibliothèque de Travail** ».

Les **B.T.** paraissent chaque semaine et sont éditées par la Coopérative de l'Enseignement Laïc.

Adaptées, par leur forme et leur contenu, aux possibilités intellectuelles et techniques des élèves, elles répondent à leur besoin naturel de connaissances.



Faites-les connaître autour de vous :

— à vos collègues ;

— dans les cours post-scolaires ;

— aux parents d'élèves.

Demandez-nous la liste des numéros parus à ce jour.

ABONNEMENTS

France et Union Française : un an (40 n^{os}).. 3.200 fr.

Etranger : un an..... 3.800 fr.

C.C.P. : Coopérative de l'Enseignement Laïc - CANNES - N° 115.03 MARSEILLE